

GEORGES NICOLAS

Brins d'Oeuvre

— POÉSIES OUVRIÈRES —



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

NEW-YORK, 1127 BROADWAY

M DCCC XCVI

Brins d'Œuvre

11599
GEORGES NICOLAS



Brins d'OEuvre

— POÉSIES OUVRIÈRES —

F 3 C 33




PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

NEW-YORK, 1127 BROADWAY

M DCCC XCVI



Quand je chante ou quand j'étouffe
Dans la joie ou les chagrins,
Mes vers se montrent empreints
D'un sentiment triste ou bouffe.
Puissent, un jour, tous ces Brins
Former touffe !

Paris, 1865-1895

DOUBLE DEVOIR

A Louis Loire.

*On médit volontiers de l'artisan qui tâche
D'exprimer en beaux vers l'idéal qu'il ressent.
C'est peu de le railler : de peur qu'il ne se fâche,
On feint de partager son délire innocent.*

*Fi de ces traits sournois qu'on vous lance en passant !
Cultiver son esprit, s'occuper sans relâche,
Voilà la tâche auguste et le devoir pressant ;
Vouloir s'y dérober serait stupide et lâche !*

*Ce double soin remplit et mes nuits et mes jours.
Je bâche constamment et je rêve toujours,
Narguant à ma façon ceux qu'un seul labeur use...*

*Et fidèle à mes dieux comme un chien au berceuil,
Le Travail ne prend pas un instant à ma Muse,
La Muse ne prend pas une heure à mon Travail.*

Avertissement

Les pages qui suivent ne sont pas toutes tracées d'hier. Quelques-unes datent de loin, de très loin. La plupart sont de la prime jeunesse, de cette époque bénie où l'on entrevoit l'avenir dans un mirage trompeur, où il semble que l'on n'ait qu'à marcher pour atteindre un but défini, à se baisser pour ramasser les fruits d'or tombés de l'arbre des chimères. Les jours succédant aux jours, les années aux années, il a fallu renoncer, sinon aux rêves, du moins à bien des illusions.....

Et, pourtant, elles étaient venues de haut, les délicieuses mais décevantes illusions ! Alors qu'obéissant à ma nature rêveuse et m'exerçant au délicat métier de rimeur, je griffonnais mes premiers vers, enivré par la lecture des œuvres de Lamartine, de Musset, de Théophile Gautier et autres magiciens de la pensée et du style, j'eus la témérité d'adresser au Maître des maîtres, à Victor Hugo, une gerbe de petits quatrains qui lui fut remise à Bruxelles, en 1865, par une personne amie. La présence de Victor Hugo à Bruxelles, à cette époque-là, s'explique par la tenue d'une Confé-

rence qui s'y ouvrait pour la défense des droits littéraires à l'étranger.

La piécette avait pour titre : *Nuage au ciel*. Si, malgré l'intérêt que j'y attachai longtemps, elle ne figure pas dans ce volume, c'est qu'à mon profond regret, celui de ne pouvoir marquer un point de départ, elle est à peu près sortie de ma mémoire, qui n'en a retenu que des fragments. Le sujet en était tout simple. Elle débutait par la peinture attristée de l'astre qui nous verse la lumière, soudainement obscurci par un nuage irrévérencieux.

Bientôt le ténébreux fantôme,
Comme un voleur que l'or séduit,
Du soleil envahit le dôme,
Et le jour fit place à la nuit.

C'était légèrement naïf, enfantin, mais sincère et d'un seul jet; puis, j'ajoutais :

Et reportant à notre monde
Cet emblème éclatant d'effroi,
Au milieu d'une tourbe immonde,
Je te vis, ô poète, — toi !

Nul ne sait quel chagrin m'absorbe,
Astre-roi du divin sommet,
A voir se ruer dans ton orbe
Les monstres que ton pied soumet...

Combien la pièce comportait de strophes, comment elle se développait et évoluait, je ne saurais plus le dire; il suffit, d'ailleurs, d'en indiquer la conclusion :

Aux yeux des Arélins stériles
Vainement Dante rayonna;
Tout grand génie a ses Zoïles :
Plus il est haut, plus il en a...

Et pour qui veut qu'un respect grave
Entoure au moins l'exil touchant,
Ce nuage au ciel, c'est la bave
Que te jette encor le méchant !

Descendant, à ma faible voix, des hauteurs où plaignait son génie, le Maître daigna m'honorer d'une réponse que je n'osais espérer, tout en la désirant vivement.

Voici cette lettre, dont la publication, si elle ne s'imposait ici comme un devoir, eût été à jamais différée, tant l'éloge qu'elle contient paraîtra disproportionné avec ma condition :

« Bruxelles, 4 août 1865.

« Je suis, monsieur, bien en retard avec vous. Ce retard est involontaire. Quand vos belles et fières strophes venaient me chercher à Bruxelles, j'étais encore à Guernesey.

Je les trouve à mon arrivée ici, je les lis, je suis ému, je vous remercie.

« Vous êtes du peuple, et de l'élite; vous avez en vous l'âme auguste de la grande masse et l'esprit délicat du chœur sacré. Salut à l'ouvrier et salut au poète!

« Vos *Brins d'Œuvre* (titre charmant) seront un riche bouquet : j'en juge par la fleur que vous en détachez pour moi. Votre talent a la double et rare qualité de la pénétration et du rayonnement, il est intime et expansif, il plaît à l'intelligence et au cœur.

« Je vous envoie tous mes vœux de succès et je suis votre ami.

« VICTOR HUGO. »

Cette lettre, par sa magnificence d'expression et sa bonté prodigieuse, me causa un véritable éblouissement; je fus longtemps comme fasciné par la possession de ce talisman, vénéré à l'égal d'une relique; puis, je me remis à rêver....

Je rêvai longuement, absorbé dans la contemplation de « mon » autographe, ne pouvant me résoudre à croire que le Maître avait abusé de ma bonne foi, qu'il s'était joué de ma crédulité; et cependant je sentais l'inanité de mes rêveries, l'impuissance de mes efforts à enfanter quelque chose de beau, de décisif, de solide... J'étais perdu de rêves, d'illusions et de désillusion.

Mon martyre dura plusieurs années; il en reste un témoignage qu'on trouvera plus loin, sous ce titre :

Relique sacrée. Quand je revins de mon éblouissement, le travail manuel m'avait conquis tout entier; je ne courais pas après la gloire, je bataillais pour mon pain.

L'Année terrible, en suspendant tout travail à Paris et en condamnant à l'inaction les plus laborieux, réveilla ma pensée et m'inspira quelques chansons. La plupart, restées inédites, furent peu après oubliées. Nous avions alors de si poignants soucis que je n'attachais guère d'importance à ces pages éphémères. Je ne les concevais qu'afin de fournir à mon esprit un aliment qui lui manquait ailleurs, et ne les couchais sur le papier que pour alléger ma pensée d'un fardeau qui l'obsédait : le fruit cueilli ne pèse plus à la branche.

Le nombre des pièces que j'ai négligé de conserver est relativement assez grand, n'ayant jamais gardé le double de mes compositions. Sitôt achevées selon mon goût, je les adressais aux personnes à qui, dans ma pensée, elles étaient destinées; puis, les croyant bien emmagasinées dans ma mémoire, je passais à de nouvelles; quand, par hasard, je voulais y retrouver une ancienne, elle était envolée!

J'ai ainsi perdu divers petits poèmes inspirés par les spectacles ou les événements du jour : *la Madone de l'Art*, à M^{me} Ristori; *Vivant contraste*, à Richard Wallace, le bienfaiteur de Paris pendant le siège,

comparé à Bismarck qui le bombardait; un *Essai sur l'Imprimerie*, à Louis Loire; *Exil volontaire*, à mon cher oncle Marius, le savant orientaliste; *Joséphine*, à Jules Favre; *Foyers et Cimetières*, à Léon Gambetta; *Triolets à Wilson*, le somptueux décorateur, et nombre de sonnets et de chansons qui sont allés rejoindre dans le puits de l'oubli *Nuage au ciel*, qui m'avait cependant valu de Victor Hugo la superbe lettre qu'on a lue.

Certes le dommage n'est pas grand et ne vaut pas qu'on le regrette : je ne le signale qu'afin d'expliquer, de faire excuser l'insuffisance de ce livre, composé de pièces retrouvées dans les recueils où elles avaient paru, notamment *la Musette et les Coquelicots*, auxquelles sont venues s'ajouter celles que quelques revues typographiques ont bien voulu, tout récemment, accueillir.

Au surplus, c'est, on ne le verra que trop, l'ouvrage d'un simple, d'un enfant de Paris à qui les fortifiantes leçons de l'école ont presque fait défaut et à qui, enfermé de bonne heure dans les murs étroits de l'atelier, a surtout manqué le grand spectacle de la Nature pour élargir ses visions de songeur. La lecture et le théâtre ont été ses seules sources d'instruction, de récréation et de joie. Qu'on ne s'étonne donc point si les sujets qu'il a essayé de traiter relèvent surtout de l'art, du peu de choses qu'il lui a été permis

d'étudier, de pénétrer, de voir, — non de contempler, — et si toute sa philosophie se traduit en une admiration naïve, en un enthousiasme irrésistible et spontané.

Tel est l'avertissement que l'auteur des *Brins d'Œuvre* croit devoir donner à ceux qui pourraient s'étonner de voir paraître ces poésies — où tant de cheveux blancs se mêlent à si peu de cheveux noirs — à une heure où, d'ordinaire, on se préoccupe moins de présenter un livre de début que de préparer ses souvenirs et mettre en ordre ses mémoires.

G. N.



LA BONNE MARQUE

A M. Alphonse Lemerre.

Je crains fort que mes vers fassent triste figure
Dans la collection de vos auteurs choisis.
On criera qu'ils sont plats, démodés ou moisis,
Qu'ils manquent de couleur, de nerf et d'envergure.

Le mal qu'on en peut dire, oh ! je me le figure.
Pourtant d'aucun effroi mes sens ne sont saisis,
Et je cours bravement au-devant des lazzis,
Votre goût éclairé m'étant de bon augure.

Ces « Brins », si vieux qu'ils soient, gardent quelque fraîcheur.
Ils s'offrent, grâce à vous, sous un heureux auspice,
Puisque vous leur prêtez la marque du « Bêcheur ».

Quant au portrait d'auteur, absent du frontispice,
N'est-il pas indiqué par ce dessin propice ?
Le bonhomme a si bien l'allure d'un bêcheur !

LIVRE PREMIER

CHOSÉS VÉCUES OU RÊVÉES

I

DEVANT UNE CASSE

CONTEMPLATION

Hommage posthume à Victor Hugo

Notre art est-il à son déclin,
Lui qui brisa la plume agile ?
Mon esprit, au mirage enclin,
Flotte devant ce bois fragile.
Les types qui vont s'y mêler
Offrent des splendeurs sans pareilles...
— Si les casses pouvaient parler,
Les casses diraient des merveilles !

O casses ! poème latent !
Claviers aux notes infinies,
Gutenberg, en vous inventant,
Est l'égal des plus grands génies.
Le verbe, ardent à s'envoler,
Ravit les yeux et les oreilles...
— Si les casses pouvaient parler,
Les casses diraient des merveilles !

Sphinx qu'on n'étreint qu'avec terreur,
 Vos flancs portent sans défaillance
 Tous les sophismes de l'erreur,
 Tous les tributs de la science ;
 Aux dons qu'ils daignent receler,
 Ploiraient mille et mille corbeilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles !

Toutes les énigmes sont là,
 Et voici la clef des symboles !
 La guerre avec ses Attila,
 Jésus avec ses paraboles ;
 Tout ce qu'on voit naître ou crouler,
 L'épi des blés, le grain des treilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles !

Voilà les ombres des héros :
 Les Marathon, — les Thermopyles...
 Les victimes et les bourreaux :
 Les Alighieri, — leurs Zoïles...
 Tous ceux qu'un Dieu sut consoler ;
 Tous ceux, Satan, que tu surveilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles !

Quels monologues ! quels trios !
 Art pompeux, Muse familière,
 Voltaire y raille Despréaux,
 Lafontaine y prône Molière.

Le voyez-vous étinceler,
 L'esprit qui n'est point en bouteilles?...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles !

Au bord des gouffres, cœurs brisés,
 Les penseurs, éperdus, regardent.
 Tous les problèmes sont posés,
 Mais les solutions s'attardent.
 Le rêve, prêt à s'étoiler,
 Referme ses ailes vermeilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles !

L'artisan, lui, pensif et doux,
 Contemple, en sa mélancolie,
 Toute la sagesse des fous,
 Des sages toute la folie...
 Le sang qu'un César fait couler ;
 L'amour, Hugo, que tu conseilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles !

Oui, dites ce que nous créons :
 Donnez un corps à la chimère !
 Ranimez les Anacréons,
 Virgile, Horace, Ovide, — Homère !
 A torrents faites circuler
 Le feu dont brûlent les Corneilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles !

Frappez donc les cieux déchirés,
 Chants immortels! voix éphémères!
 Blasphèmes des désespérés!
 Hymnes d'amants! sanglots de mères!
 Si haut que tu puisses aller,
 Vole, âmet et que tu t'ensoleilles!...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles!

Mais les casses ne parlent pas.
 Ces beaux mystères qu'elles cachent,
 Lentement, un par un, hélas!
 Il faut que nos doigts les arrachent.
 A les leur faire révéler,
 Nous usons nos jours et nos veilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles!

Un jour — qui sait s'il est lointain? —
 Les hommes, qu'un lien rassemble,
 Las d'un égoïste butin,
 Aux champs butineront ensemble.
 Sur tout être ira ruisseler
 Le miel de toutes les abeilles...
 — Si les casses pouvaient parler,
 Les casses diraient des merveilles!...



II

LE STATUAIRE

A l'ami Victor Breton

Dix fois, vingt fois, cent fois et mille fois encor,
 L'artiste s'est courbé sur le bloc périssable
 Qu'émiette le marteau pour fixer son décor,
 Comme le vent au loin sème les grains de sable.

Le maître n'a connu ni trêve ni repos
 Avant d'avoir donné la forme à sa chimère;
 S'il est là, maintenant, calme, fier et dispos,
 C'est qu'enfin elle vit, son argile éphémère!

Elle vit! Du néant l'œuvre ardente a surgi.
 Ses contours sur le ciel ont profité leur ligne.
 Aux baisers du ciseau le bloc s'est élargi...
 La statue est debout... De ses sœurs elle est digne!

Elle attire et relie le regard enchanté.
 C'est une autre Vénus d'un nouveau Praxitèle.
 Un nimbe de pudeur flotte sur sa beauté.
 L'artiste, en la créant, l'a rendue immortelle.

Oh! qu'un rayon de joie emporte de tourments!
 Il ne se souvient plus s'il fut une heure sombre.
 Le bruit voluptueux des applaudissements
 Eclate autour de lui, grandit et peuple l'ombre.

L'orgueil qui l'envahit rendrait jaloux les rois.
 L'avenir lui sourit, le noir passé s'écroule.
 Il contemple son œuvre une dernière fois,
 Et se croise les bras — en attendant la foule!

Mars 1886.



III

LA LAMPE DE GRAND'MÈRE

A M^{me} Eugène Imbert

La lampe que vous voyez là,
 Décorant notre humble hermitage
 Avec les meubles que voilà,
 De grand'maman c'est l'héritage.
 Vous feriez fi d'un tel trésor,
 Nul ne paraît plus éphémère...
 Quel éclat elle jette encor,
 La vieille lampe de grand'mère!

Grand'mère aimait à nous conter
 Qu'alors qu'elle était jeune fille,
 Cette lampe — pour l'en doter —
 Fut acquise par la famille.
 Près d'elle, au soir, quand se glissait
 L'amant... qui devint mon grand-père,
 Un doigt mignon baissait, baissait
 La vieille lampe de grand'mère!

Dès lors, à son sort calme et doux
 Cette lampe fut attachée.
 On l'alluma pour les époux,
 On l'alluma pour l'accouchée.

Elle a brillé pour vingt parents
 Qu'abrita la maison prospère ;
 Elle a veillé bien des mourants,
 La vieille lampe de grand'mère !

A tous ces souvenirs lointains
 Il faut joindre celui du siège :
 Bien sombres étaient nos destins
 Sous la mitraille et sous la neige...
 Tout effort semblait épuisé,
 La déroute achevait la guerre,
 Et — fou de rage — on eût brisé
 La vieille lampe de grand'mère !

Le travail noya nos tourments.
 Mais, un soir, nouvelle tristesse :
 La meilleure des grand'mamas
 Fut ravie à notre tendresse.
 Ce cœur si bien fait pour aimer
 S'éteint sans nulle plainte amère...
 On fut longtemps sans rallumer
 La vieille lampe de grand'mère !

Comme aux heureux et mauvais jours,
 Ainsi de l'aïeule fidèle
 La lumière éclaire toujours
 Des fils qui se souviennent d'elle.
 Tel le flambeau des fiers Romains :
 Présent sacré, symbole austère,
 Nous nous passons de mains en mains
 La vieille lampe de grand'mère !

(Musique de MARCEL LEGAY.)

IV

BILLET DU MATIN

A la bonne amie

Je t'aime — tu le sais — et je remplis ma vie
 De ce soin généreux dont mon âme est ravie.
 Mais n'étant pas né duc, baron, comte ou marquis,
 Ne possédant nuls biens dans les guerres acquis,
 Il me faut, sans espoir d'en recueillir merveilles,
 Consacrer au travail et mes jours et mes veilles...
 Eh bien ! loin d'exécrer mon sort, je le bénis,
 Car dans son infortune il nous a réunis.
 Nous vivons, presque, ensemble, et chaque matinée
 S'envole, d'un baiser, d'un doux mot couronnée.
 Pour chasser les ennuis de mon front soucieux,
 Je t'admire passer charmante sous mes yeux.
 Ta bouche me sourit, ton regard m'encourage...
 Plus vaillant, plus heureux, je poursuis mon ouvrage,
 Et, malgré ma fatigue et mes soucis divers,
 Je trouve encor le temps de t'envoyer des vers.



V

SONNET PRINTANIER

A Théodore de Banville

Banville, joaillier du sonnet,
Je veux t'en offrir un, bien net,
Eclot à l'heure où tout renaît :
Lilas, jasmin, rose, genêt.

Ivresse que ton cœur connaît :
Aussitôt que sur le carnet
Chacun de ces vers me venait,
Toute fibre en moi frissonnait !

Puis, mon front confus s'inclinait
En songeant à quels dieux planait
Le Dieu que ton culte prônait...

Mais quand la foi me soutenait,
Que ton esprit m'illuminait,
C'est ta Muse qui moissonnait !

VI

RÉPONSE A UN SONNET

A Eugène Lefebvre

Je ne me flattais pas, pauvre sire inconnu,
D'inspirer un sonnet si doux, si bien venu,
Portant le coin du bon orfèvre ;
Je ne m'attendais pas à découvrir d'ici,
Qu'à l'égal des miens cœurs il pût battre à Nancy
Un cœur comme le tien, Lefebvre.

Et pourtant, chaque jour, je me berce, éperdu,
De l'accomplissement le plus inattendu
Du rêve le plus chimérique :
Tel qu'étreindre l'objet d'un virginal amour,
Eclipser Rossini, saluer le retour
D'un oncle idéal d'Amérique...

A tout je me crois prêt, sauf à voir la vertu
Unie au dévouement : toutes choses, sais-tu ?
Moins communes que pluie et givre...
L'amitié vraie aussi se fait rare, ma foi !
Sa fleur n'éclate bien qu'à l'ombre... et c'est pourquoi
Son discret parfum nous enivre.

S'entretenir des biens qui nous ont visités,
 Des espoirs échangés dans nos calamités,
 Des méchants dont on rompt la trame,
 Des maux qu'on peut ensemble éviter ou souffrir,
 Des « frères » restés chers, de ceux qu'on vit mourir,
 Voilà ce qui touche notre âme!

Ami qui me consacre un sonnet si charmant,
 Dis-moi les fiers devoirs, la joie ou le tourment
 Dont s'émeut la vie inquiète...
 De Paris à Nancy tendons nos bras ouverts;
 J'ai fait vibrer ton cœur, tu m'inspires des vers :
 Traitons de poète à poète!



VII

AMES UNIES

*A mes amis Arthur Maquet
 et Marie Guiot*

Rapide comme l'hirondelle
 La poste apporte votre pli :
 Merci de la bonne nouvelle!
 Voilà votre rêve accompli.

Voilà votre vie enchainée
 A celle que vous chérissiez!
 Par les liens de l'hyménée
 Voilà vos jours associés!

Bravo, jeune femme au cœur tendre!
 Bravo, jeune homme au front si doux!
 Quel pessimiste a pu prétendre
 Que l'amour s'éloignait de nous?

L'amour vainqueur étend son aile
 Sur tout mortel, prince ou berger...
 Et c'est la chanson éternelle
 Qu'Horace légua à Béranger.

A votre tour, chantez sa strophe,
 Bravez les chagrins altrisants,
 Et faites honte au philosophe
 Qui nous dit : l'amour n'a qu'un temps !

Goûtez, jeune homme et douce femme,
 Un bonheur qui ne peut finir,
 Et laissez se fondre en une âme
 Vos âmes faites pour s'unir !



VIII

SALUT FRATERNEL

A Henri Touzé.

Chez nous c'est un usage auquel nul ne fait faute
 A l'heure du départ de se tendre la main.
 Quand on a tout le jour travaillé côte à côte,
 On aime, en se quittant, à redire à voix haute
 Ce souhait familier : « Compagnons, à demain ! »

A demain le retour vers la place rêvée !
 A demain le devoir ! à demain l'amitié !
 Demain nous poursuivrons la tâche inachevée !
 Demain nous gagnerons le pain de la couvée !
 A demain ! — Braves cœurs, vous me faites pitié !

Demain est donc à vous ? Illusion futile !
 Demain, l'ingénieur reprend carte et compas ;
 Demain, le laboureur retrouve un champ fertile,
 L'artiste, son clavier ; l'agent, son péristyle ;
 Mais pour nous, travailleurs, demain n'existe pas !

L'affreux morcellement du travail est un leurre,
 Il jette dans notre âme un sombre épouvantail ;
 Aux caprices d'un maître il nous livre à toute heure...
 Moi, j'ai rêvé pour tous l'existence meilleure :
 L'équité dans l'échange et le droit au travail.

Si je fais mon devoir j'entends qu'on me respecte,
 Qu'on ne m'enlève point, comme un bien mal acquis,
 La place où je me tiens d'une façon correcte;
 Je consens m'imposer un tarif qu'on suspecte,
 Mais ne m'arrachez pas le pain que j'ai conquis!

Dans nos conflits le maître a toujours gain de cause.
 Il en use, parfois même à son détriment.
 Le mal n'est pas moins fait : sa porte nous est close.
 On chôme, en attendant de trouver autre chose...
 Que ne possédons-nous du travail l'instrument!

Nous goûterions aux fruits dont on a les écorces;
 Un rayon fortuné ceindrait nos toits obscurs;
 Un sommeil moins fiévreux réparerait nos forces;
 Des plaisirs énervants nous fuirions les amorcees...
 Tous grandiraient plus forts, plus cléments et plus purs.

Loin de là : nous vivons parqués en bêtes brutes;
 On rogne le salaire; on borne notre emploi;
 On compte avec bonheur le nombre de nos chutes;
 On se rit de nos pleurs; on se rit de nos luttés;
 On nous brave, on nous tue, hélas! — et c'est pourquoi

Vous ne concevez pas, compagnons de ma veille,
 Quand retentit dans l'air ce vœu vraiment humain
 (La ruche si souvent se ferme sur l'abeille...),
 Quel amer sentiment en moi toujours éveillé
 Ce salut fraternel d'hommes sans lendemain!

Février 1884.

IX

“HEURES PERDUES”

A Savinien C...

Par ces époques éperdues
 D'insanités tombant à flots,
 Des rieurs bravant les complots,
 Vous donnez vos « Heures perdues ».

Fruit de vos veilles assidues,
 Ce petit livre est bien éclos :
 Espoirs, regrets, rires, sanglots,
 Que de choses là répandues !

C'est tout ce que nos cœurs rêvaient,
 Frère ! et si mes strophes pouvaient
 D'autant de grâce être imprégnées,

Certe, il me semblerait permis
 D'être moins humble, et j'aurais mis
 A leur fronton : « Heures gagnées » !

X

SONNET

A Honoré Varlet.

Toi qui, dédaigneux des pervers
Artisans en méchantes proses,
Invites à semer leurs roses
Tous les jolis faiseurs de vers...

Enflamme les esprits moroses
Du feu qui met tout à l'envers,
Dût ce feu, par ses tons divers,
Donner naissance à des névroses!

Prêche d'exemple, ami Varlet :
Rondeau, ballade, ode, couplet,
Tout ça, pour toi, n'est qu'amusette.

Chante! et sur les divins sommets
Fais si bien claquer ta MUSETTE,
Qu'on ne t'en applique jamais!

XI

EN CACHETTE

Fanchette allait à travers champs
De bon matin et d'un pied lesté.
Sa beauté, sa grâce modeste
Occupaient l'esprit des méchants.
Ils disaient qu'ainsi la pauvrete
Fuyait ses compagnes, souvent,
Pour se parer d'une fleurette
Et jeter des chansons au vent...

Si loin du village, Fanchette,
Lorsque vous égarez vos pas,
Ma chère enfant, oh! n'allez pas
Faire mal, oui, mal... en cachette!

Pourtant l'enfant point ne chantait.
Pensive elle faisait la route.
Son but était grave sans doute :
Rarement elle s'arrêtait.
Parfois, au bout de la prairie,
Elle se penchait au ruisseau...
Était-ce par coquetterie,
Ou pour briser quelque roseau ?

Si loin du village, Fanchette,
Lorsque vous égarez vos pas,
Ma chère enfant, oh! n'allez pas
Faire mal, oui, mal... en cachette!

Au ruisseau Fanchette avait bu.
Voici qu'elle marche plus fière
Et du bois franchit la lisière...
Peut-être touche-t-elle au but ?
Elle suspend sa course ardente,
Son sein se soulève, brûlant ;
Elle écoute et rêve... imprudente !
Elle doit attendre un galant !

Si loin du village, Fanchette,
Lorsque vous égarez vos pas,
Ma chère enfant, oh ! n'allez pas
Faire mal, oui, mal... en cachette !

Mais non, Fanchette allait plus loin.
Près d'un chaume elle est arrivée.
La fin de l'énigme est trouvée :
C'est là qu'elle entre sans témoin.
Elle étouffe une plainte amère
Par ces mots où son cœur se peint :
— Tenez, chers petits ; tenez, mère,
Voilà de l'or, voici du pain !

Si loin du village, ô Fanchette,
Lorsque vous porterez vos pas,
Ma chère enfant, ne craignez pas
De faire le bien, en cachette !

(Musique d'Honoré Varlet.)

XII

MA PREMIÈRE A CLOVIS HUGUES

(AU MOULIN DE MÉNERBES)

Assiégé de soucis, on lit peu, — l'on travaille, —
Et d'hier seulement j'ai les « Soirs de Bataille »,
Clovis... Que ce livre me plaît !
Qu'il contient de fraîcheur et qu'il jette de flamme !
Comme il saisit l'esprit ! comme il élève l'âme !
Va, le chef-d'œuvre est bien complet !

Il est tel qu'on voudrait voir chaque premier livre :
Empreint de chants d'oiseaux, de fleurs dont on s'enivre,
De gailés tendres, de doux pleurs...
Il brille de l'éclat des amours pleins de charmes,
Et sait discrètement voiler toutes ses larmes
Avec des guirlandes de fleurs.

Il est comme un minois de pimpant bébé rose
Qu'on barbouille de lait avant toute autre chose.
Au lait pur succède le vin...
Et le marmot grandit, joufflu comme une pomme ;
Il devient à son tour adolescent, puis l'homme
Fait place au poète divin.

Divin ! car il entend, placé si près des nues,
 Monter autour de lui mille voix inconnues
 Qui lui dictent des chants si beaux,
 Si suaves, si pleins d'un merveilleux mystère,
 Qu'ils s'en vont consoler les vivants sur la terre
 Et les aïeuls dans leurs tombeaux !

Puis, c'est le combattant éloquent et superbe,
 Qui voudrait s'effacer, humble comme un brin d'herbe,
 Lui qui, plus tard, tant applaudi,
 D'un vieux soldat pensif racontant l'épopée,
 Par un poème altier, pur comme son épée,
 Honorera Garibaldi !

Et je pleure et je ris en goûtant chaque strophe,
 Ravi de l'écolier, surpris du philosophe...
 Quel style adorable et divers !
 « Puget, rien qu'à le voir, faisait trembler le marbre »,
 Dis-tu ; — pareil au vent dans les feuilles de l'arbre,
 Toi, tu fais tressaillir le vers !

Août 1882.



XIII

LA FONTAINE DU BU

(SOUVENIR DE 1849)

Ceux-là me croiront sans peine,
 Brun ou blond, rousse ou châtain,
 Qui, dans leur bel âge, ont bu
 De l'eau de la fontaine
 Du Bû !

Pour goûter ma petite histoire,
 Il faut reporter vos esprits
 Au temps où, moins chargé de gloire,
 Montmartre n'était pas Paris.

Montmartre, alors commune étroite
 Tirant l'œil par ses sept moulins,
 Avait des trésors à sa droite :
 De grands bois, de lilas tout pleins !

Même il avait une carrière,
 Où j'allais — turbulent moutard
 Ivre d'école buissonnière —
 Voir vernir les ballons Godard.

Il avait surtout une mare,
Aux bords vœufs d'iris et d'ajones,
Où mes pareils en fintamarre
Plongeaient comme de vrais goujons.

Il avait un aspect champêtre
Dont tous les yeux s'ébaudissaient;
Et les moutons y venaient paître,
Et les chevreaux y bondissaient.

Il avait enfin des merveilles :
Des rosiers qu'épargnait l'autan,
Des pommiers, des pruniers, des treilles...
— Mais où sont les treilles d'autan ?

Tout ça, pour mon âme d'artiste,
N'est plus qu'un souvenir, hélas !
Car Montmartre positiviste
N'a plus ni moufins ni lilas...

Il n'a plus rien des beautés crânes
Qu'on prête au nid de ses amours,
Et s'il possède encor des ânes,
C'est... que nous l'habitons toujours !

Mais arrivons à ma Fontaine.
On en voit la trace, au versant
Des buttes, à deux pas à peine
Du cimetière Saint-Vincent.

Fontaine ! ai-je dit ? Pure image.
Non, source, et source aux fraîches eaux,
Rivalisant pour le ramage
Avec le babill des oiseaux !

C'est là qu'âmes dès l'aube ouvertes,
Marmots toujours prompts à brailler,
Tout en croquant nos prunes vertes,
Nous allions nous débarbouiller...

Mal : le gazon la couvrait toute,
Et, comme retenue au nid,
L'eau ne tombait que goutte à goutte
Dans une vasque de granit.

Moins que rien, la goutte d'eau fraîche
Qu'on rencontre un jour de soleil
Rend vibrante une lèvres sèche,
Un front pâli, le fait vermeil.

Or, en ce temps-là, ma famille
Était encor — presque — au complet :
Grands-parents, gendre, fils et fille...
Toute la maison se peuplait.

Famille pauvre, mais auguste,
Que la mort seule déchira...
De ses membres le plus robuste,
Mon grand-père, eut le choléra.

Nulle erreur : son corps athlétique,
 Tordu par le mal, bleuissait !
 L'affreux virus asiatique
 Comme un cancer l'envahissait.

Le docteur mandé par sa femme,
 L'ayant vu, dit d'un air bigot :
 « A Dieu recommandez son âme !... »
 Et l'abandonna. — Le nigaud !

Si grand'mère, la chère aïeule
 Dont l'esprit était si pieux,
 Au logis avait été sente,
 Certes, elle eût prié de son mieux !

Par bonheur, chez nous, dès l'enfance,
 Aux secours du ciel on croit peu ;
 On a plus foi dans la puissance
 D'un médicament... qu'au bon Dieu.

Mon grand-père, âme sans pareille,
 Fier trotteur pour l'heure fourbu,
 Dit : « Qu'on me cherche une bouteille
 D'eau de la fontaine du Bû ! »

On court, non sans léger doute,
 Avec des vases, lourd fardeau,
 Et l'on faisait vingt fois la route
 Pour avoir quelques litres d'eau !

Où la chose s'est-elle vue ?
 Ce point n'est pas indifférent...
 C'était dans la petite rue
 Qu'on nomme aujourd'hui rue Audran.

Qui remplit la tâche peu gaie ?
 Ma mère, — et l'on a dû la voir,
 Parfois, s'asseoir, bien fatiguée,
 Sur les bornes de l'abreuvoir !

Elle ne faisait, de la sorte,
 Qu'aller et venir... quel tableau !
 Dès qu'elle franchissait la porte,
 Le vieillard implorait : « De l'eau ! »

On la lui versait dans la bouche,
 De son souffle entravant l'essor,
 Et, dès qu'on s'arrêtait, farouche,
 Le patient criait : « Encor ! »

Chaque instant retardait la chute ;
 L'eau n'aidait qu'à la reculer...
 — Qu'elle était mâle, cette lutte
 D'une âme prête à s'envoler !...

Je ne sais plus combien de veilles
 A son chevel triste on passa,
 Combien on puisa de bouteilles
 Ni combien il en épuisa...

Mais je me souviens du sourire
 Qu'il eut lorsqu'il s'est relevé,
 Et de l'accent dont il sut dire :
 « Eh bien, enfants ! suis-je sauvé ? »

Quand, longtemps après, c'est notoire,
 On recourut au médecin,
 Ce « bigot » ne voulait pas croire
 Qu'il fût debout et qu'il fût sain !

Il reprit sa mine fleurie,
 Et, plus tard, se rafraichissait
 A la source, — aujourd'hui tarie...
 La retrouverait-on ? Qui sait ?

La chose vaut qu'on la signale.
 Hein ! songez donc : si c'était vrai
 Qu'il existe une eau sans égale
 A vingt pas du moulin Debray ?

Ceux-là me croiront sans peine,
 Brun ou blond, rousse ou châtaine,
 Qui, dans leur bel âge, ont bu
 De l'eau de la fontaine
 Du Bû !

XIV

DOULEUR FILIALE

A Paul B...

Comme tous les trésors il était éphémère,
 Celui dont la nature en naissant le fit don.
 Le sol te l'a repris... Pardon, ami, pardon
 D'oser même effleurer cette blessure amère.

Voulût-il oublier qu'ici tout est chimère,
 Que du plus pur bonheur il faut faire abandon,
 Pour le lui rappeler, l'homme connaît-il donc
 Un avis plus cruel que la mort d'une mère ?

Du printemps de la vie ô doux être enchanté,
 De nos premiers travaux témoin plein de fierté,
 Vœux touchants, saints baisers... disparition prompte...

J'ai connu cette angoisse, et devant ton malheur,
 Comme un regain de sève au bout d'un rameau monte,
 J'ai senti dans mon sein renaitre la douleur !

XV

SONNET

A un collectionneur.

Pour un cristal plus pur comme on offre son verre,
Contre un plus renommé comme on troque son vin,
Vous voulez échanger — et votre effort est vain —
Votre beau Raphaël contre un Rembrandt sévère.

Certe, il n'est pas de noms, parmi ceux qu'on révère,
Qui plus haut que les leurs planent sur l'art divin;
L'un peignait sur l'autel, l'autre dans un ravin,
Rembrandt l'humanité, Raphaël le Calvaire.

Or, sans les marchander, faites qu'un seul lien
Joigne le Hollandais au maître italien :
C'est le meilleur moyen de ne pas perdre au change.

Eu faveur de Rembrandt délaisser Raphaël,
Ce serait imiter cette erreur de l'archange
Qui pour vivre ici-bas abandonna le ciel!

XVI

BAISERS SINCÈRES

Au bon camarade François Badran.

Pris au tourbillon des plaisirs
Qui partout allument nos fièvres,
Les baisers, pareils aux désirs,
Voltigent sur toutes les lèvres.
Fuyons leurs poisons séducteurs :
D'aimer, nos âmes sont avides,
Mais combien de baisers menteurs
Donnés par des bouches perfides !

En tombant sur les traits chéris
D'épouses, d'amants ou de frères,
Les plus doux baisers n'ont de prix
Qu'autant qu'ils sont sincères !

Quels bons baisers reçoit l'enfant,
Espoir d'une union bénie :
A lui l'avenir triomphant,
Fortune, amour, gloire, génie !
Mais là, quel spectacle attristé :
Ce couple a toutes les détresses...
Chaque enfant naît déshérité
Et grandit privé de caresses !

En tombant sur les traits chéris
 D'épouses, d'amants ou de frères,
 Les plus doux baisers n'ont de prix
 Qu'autant qu'ils sont sincères !

Deux cœurs battant à l'unisson
 Ont confondu leur destinée :
 La gaieté règne à la maison,
 Leur vie est de fleurs couronnée !
 Mais quand la femme, aux yeux si doux,
 Suit un ordre qui la désole,
 Rebelle aux lois d'un vieil époux,
 L'âme se replie et s'isole !

En tombant sur les traits chéris
 D'épouses, d'amants ou de frères,
 Les plus doux baisers n'ont de prix
 Qu'autant qu'ils sont sincères !

Se mêlant au bruit glorieux
 Qui met tout un peuple en alarmes,
 Un baiser charme les adieux
 De deux vaillants compagnons d'armes.
 D'autres fois, au seuil du tombeau,
 Il retient une âme inquiète ;
 C'est le baiser de Roméo
 Glissant au front de Juliette !

En tombant sur les traits chéris
 D'épouses, d'amants ou de frères,
 Les plus doux baisers n'ont de prix
 Qu'autant qu'ils sont sincères !

(Musique de MARCEL LEGAY.)

XVII

REQUÊTE AU "CHAT NOIR"

En citadin toujours épris
 Des primeurs dont on s'amourache,
 Je me flattais, flairant son prix,
 De voir l'œuvre de Caran d'Ache.
 Je cours au « Chat noir » d'un seul bond.
 Un suisse à la lèvre crispée
 Me crie : Arrière, vagabond !
 Et je n'ai pas vu l'Épopée.

Et pourtant, mortel fortuné,
 Me régaland l'œil et l'oreille,
 J'ai vu Damala, le bien né,
 Et Sarah Bernhardt, la merveille.
 J'ai vu Daubray, si réjoui,
 J'ai vu Renan, j'ai vu Coppée ;
 J'ai vu Tinchant, j'ai vu Jouy...
 Et je n'ai pas vu l'Épopée !

J'ai vu Pettel sur « Patachon »,
 J'ai vu des bookmakers intègres,
 J'ai vu... la boutique à Fanchon ;
 J'ai vu des blancs, j'ai vu des nègres ;
 J'ai vu, mouche épuisant son miel,
 Sombrier Cora, jadis huppée ;
 J'ai vu, de loin, la tour Eiffel...
 Et je n'ai pas vu l'Épopée !

J'ai vu, moi simple roturier,
 Filer Philippart et nos thunes;
 Dans la lunette à Le Verrier
 J'ai vu des soleils et des lunes;
 J'ai vu de plus d'un assassin
 Osciller la tête coupée;
 J'ai vu claquer mon médecin...
 Et je n'ai pas vu l'Épopée!

J'ai vu — ne poussez pas au noir
 Cette charge qu'un souffle efface —
 J'ai vu le bal de « l'Assommoir »,
 J'ai vu le monde où l'on s'embrasse;
 J'ai vu maint et maint charlatan
 Cracher sur la foule dupée;
 J'ai vu, hier, *Numa Roumestan*...
 Et je n'ai pas vu l'Épopée!

Comme le héros de Nadaud
 Qui meurt en guignant Carcassonne,
 Échouera-je, infime badaud,
 Sur le seuil du temple où je sonne?
 En Caran d'Ache, cœur meurtri,
 Ma foi serait-elle trompée?
 Salis fait trop le renchéri...
 Je ne verrai pas l'Épopée!

La vérité m'oblige à déclarer que M. Rodolphe Salis a donné un complet démenti à la conclusion de cette chanson en m'ouvrant généreusement les portes de son joyeux et artistique théâtre.

XVIII

HÉLIADE RADULESCO

A Emile Voitelain.

Alors que nous vivions dans le quartier Jean-Jacque,
 Où sous l'œil des clients on maniait l'outil,
 Vous souvient-il, ami, d'un poète valaque
 Plus choyé qu'aucun autre? — il était en exil.

En exil, et sa bouche essayait de sourire;
 En exil, et son front secouait son ennui...
 Tel, dans le bureau sombre, il s'accoudait pour lire
 Ses textes, tel encor je le vois aujourd'hui.

Des Roumains, célébrant légendes et doines,
 De leurs chants d'allégresse ont fait vibrer l'écho;
 Celui dont je vous parle avait pour héroïnes
 Patrie et Liberté... — c'était Radulesco.

Barde, il était de ceux qui, vaincus, font leur gloire
 De braver leur vainqueur, de lutter jusqu'au bout,
 D'attendre du droit seul le prix de leur victoire,
 De mourir pour leur foi, mais de mourir debout.

Comme au salut commun pourvoit la sentinelle
 Dont l'appel, dans la nuit, au camp vient retentir,
 Incarnant la Patrie en son âme fidèle,
 L'œuvre qu'il prépareit traçait son avenir.

On sentait qu'en son cœur veillait l'âpre souffrance.
 Nous le divertissions par nos propos joyeux ;
 Mais lorsque nous chantions : « Vers les rives de France... »
 Des larmes de douleur jaillissaient de ses yeux.

De ces pleurs, à l'écart, il goûtait l'amertume ;
 Puis, l'émoi dissipé, parmi nous revenait,
 Apaisé, souriant, doux comme de coutume,
 Et, paternel à tous, de tout s'entretenait.

Un jour, — la pipe alors comptait dans mon avoine, —
 Y jetant le tabac, puis du doigt le pressant,
 Je l'avais allumée et, comme une pivoine,
 Ma bouffarde arborait son nimbe incandescent...

Un copain vint vers moi : « Du feu, mon camarade ! »
 (Fourneau contre fourneau, c'est plus simple et meilleur.)
 Quelle noble pensée eut soudain Héliade !
 Il nous dit : « C'est le vrai baiser du travailleur. »

Héliade Radulesco fut un des plus illustres citoyens de la Valachie. Écrivain, son œuvre, originale ou de traduction, est considérable ; homme d'État, il fit partie, à titre de ministre de l'Instruction publique, du Gouvernement émancipateur de 1848. Vaincu et banni, il se réfugia d'abord à Constantinople, puis à Londres et enfin à Paris. C'est ici qu'il publia son *Histoire de la Régénération roumaine* et ses *Souvenirs d'un Proscrit*. Les hommes formés à ses leçons ont su, depuis, assurer à leur patrie, à défaut de la forme démocratique rêvée, une indépendance relative. Aussi le nom d'Héliade Radulesco est-il universellement vénéré par les patriotes roumains ; ils ont érigé à sa mémoire une statue sur une des places de Bucharest, hommage qui a donné lieu, le 24 novembre 1881, à une grande manifestation nationale.

XIX

LES OISEAUX DE SAINTE CÉCILE

LÉGENDE MYSTIQUE

A Mademoiselle Pauline Demonchy.

Tous les temples ont leurs chanteurs
 Qu'un pieux sentiment rallie ;
 Mais on ne voit qu'en Italie
 Des oiseaux sacrificateurs.
 Les basiliques, consacrées
 A la Vierge, aux saintes, aux saints,
 Sont pleines de charmants essaims
 Qui disent les hymnes sacrées...

Et les oiseaux, heureux vauriens
 Nourris dans le fier domicile,
 Forment des chœurs aériens
 Pour honorer sainte Cécile !

Ils sont là, nichés par milliers,
 Loin des toits d'où la foi s'exile ;
 Les mystères du saint asile
 Leur sont devenus familiers.
 Il semble, lorsque les mésanges
 A nos profonds recueils
 Mêlent leurs doux gazouillements,
 Qu'on communique avec les anges...

Et les oiseaux, heureux vauriens
Nourris dans le fier domicile,
Forment des chœurs aériens
Pour honorer sainte Cécile !

A servir le culte immortel
Sitôt que l'Angélus invite,
Chaque oiseau, se faisant lévite,
Voltige au-dessus de l'autel.
Leur troupe, d'ombre enveloppée,
Jette un appel mystérieux,
Et Dieu se penche, curieux
D'ouïr au vol la mélopée...

Et les oiseaux, heureux vauriens
Nourris dans le fier domicile,
Forment des chœurs aériens
Pour honorer sainte Cécile !

Gloire aux oiseaux ! Dieu les bénit.
Sainte Cécile est leur patronne.
Aussi, sèment-ils sur son trône
La plume, offrande de leur nid...
Pour fêter l'ère fortunée
De la reine de leur séjour,
Les grands artistes n'ont qu'un jour :
Les petits ont toute l'année...

Car les oiseaux, heureux vauriens
Nourris dans le fier domicile,
Forment des chœurs aériens
Pour honorer sainte Cécile !

(Musique de M. LOUIS DE CROZE.)

XX

LIVRE PERDU

A mon frère Alfred.

Je l'avais convoité pendant plus de cent jours.
Il était là, si beau flambant, sur sa tablette !
Sou à sou j'amassais l'argent de mon emplette...
Enfin la somme est ronde, il me le faut, j'y cours.

Le livre était de ceux qu'on lit et lit toujours,
Miroir de poésie où l'âme se reflète ;
J'y plonge un seul regard, et ma joie est complète.
Oh ! l'humble rêverie ! oh ! les fières amours !

Comme fait l'oiseleur d'une proie usurpée,
Joyeux, je caressais cette œuvre de Coppée
Qu'avant d'apprivoiser je croyais bien tenir.

Mes doigts à leur contact sentaient frémir la plume...
Un rien vient me distraire et je perds le volume ;
Le délice espéré n'est plus qu'un souvenir !

XXI

UN PIONNIER DE LA FÉDÉRATION

Strophes dites au Théâtre du Château-d'Eau

PAR M. JULES MANTEL

à une représentation donnée au bénéfice du Confrère DEMEYERE.

Oui, voilà comme on est dans la Typographie!
 Un souffle fraternel agite encor nos rangs...
 On réserve la palme à qui se sacrifie,
 Et l'on sait, quand le droit veut qu'on les glorifie,
 Rendre hommage à ses vétérans!

Avec un soin jaloux, une exquise tendresse,
 Sur plus d'une humble tombe on se penche souvent;
 On secourt des enfants, des veuves en détresse;
 On fait mieux (c'est à vous que ce discours s'adresse):
 Parfois, on « embaume » un vivant!

Embaumer un vivant, ce n'est pas peu de chose!
 L'a-t-on vu, de l'esprit qui nous guide, animé:
 On attache à son front le laurier et la rose,
 On y joint, par faveur, un brin d'apothéose,
 Et ce vivant est « embaumé »!

Quel vivant bon vivant que ce vieux Demeyere!
 L'âge n'a pas éteint sa merveilleuse ardeur.
 N'était l'œil, qui trop tôt se voile à la lumière,
 Il a bon pied, comme au meilleur de sa carrière,
 Lorsqu'il s'était fait trimardeur!

Nul n'a mieux parcouru les étapes, les lienes...
 Notre monde au berceau jetait ses bégaiements.
 Par les chemins déserts, les longues routes bleues,
 Les uns battaient la ville, et d'autres les banlieues;
 Lui, fouillait les départements!

Son saint-jean sous le bras, peu riche en conséquence,
 Mais apôtre zélé de principes vainqueurs,
 Il allait devant lui comme un peintre en vacance,
 Prodiguant les trésors d'une rare éloquence
 A rallier têtes et cœurs!

Joindre têtes et cœurs! mais la tâche est immense!...
 Ce labeur, aujourd'hui, n'est pas même achevé!
 En avant, Demeyere! Il faut bien qu'on commence...
 — Et sans doute il semera quelque bonne semence,
 Puisque la moisson a levé!

La moisson, elle est là, triomphante et superbe.
 Quelques grains l'ont fait croître, et tous en jouiront...
 Jeunes gens ou vieillards, emportez votre gerbe!
 Et si dans nos sillons pousse la mauvaïse herbe,
 Nos bras unis l'arracheront!

Mais si l'on a raison de fêter la mémoire
 De ceux à qui l'on doit de compter ces blés mûrs
 — Nos dignes fondateurs! — couvrons, daignez n'en croire,
 Simon d'autant d'honneur, au moins d'un peu de gloire,
 L'œuvre des trimardeurs obscurs!

Ils se sont imposé les tâches les plus dures
 En livrant les premiers la lutte aux marchandeurs...
 Ils ont frayé la route à nos marches plus sûres...
 Les fédérations présentes — et futures —
 Ont pour guidons les trimardeurs!

Ils ont du monde entier fait un champ de bataille
 Où l'orgueil du devoir entraîne le typo;
 Viaticum idéal, la foi les ravitaille,
 Et s'ils tombent parfois, s'ils meurent sur la paille,
 C'est en défendant le drapeau!

Or, trouvant juste, ami, juste et bon qu'on vous rende
 Un peu de ce trésor que nous vous devons tous,
 Vaillant lutteur d'hier, acceptez notre offrande...
 Ne vous récriez pas que votre part soit grande :
 La part la plus belle est pour nous!

AU PUBLIC

Grâce à vos soins actifs, à vos mains protectrices,
 Voilà pour de longs jours un ciel noir éclairci.
 Multiplications, amis, les œuvres bienfaitrices!
 Chers collaborateurs, spectateurs, spectatrices,
 Nous vous crions à tous : Merci!

XXII

POUR UNE RÉCLAME

A Georges Delavande.

Delavande, merci! votre « réclame » est juste.
 Dugas et moi croyons avoir fait œuvre auguste,
 Car nous avons solennisé
 Le Devoir, accompli par un bon vieux confrère,
 Et, sur le nom fêté du brave Demeyere,
 Tous deux avons fraternisé.

Nous avons célébré, sans nulle jalousie,
 L'union du Travail et de la Poésie;
 Prompts à poursuivre notre but,
 Celui d'aider quelqu'un qui fut toujours le « nôtre »,
 A la vieille Amilié nous avons, l'un et l'autre,
 Apporté notre humble tribut.

L'un, n'ayant que ses vers, a fourni quelques strophes;
 L'autre, qui sait comment on fleurit les étoffes,
 A brodé son caprice autour.
 Et les vers n'avaient pas leur dernier coup de brosse
 Que déjà, sous la lime et l'équerre et la bosse,
 Un chef-d'œuvre voyait le jour.

Ce chef-d'œuvre est lancé; faisons trêve au tapage.
Il en coûte si peu d'illustrer une page!

Mais, ami, quoi que vous fassiez,
Tableau, cadre, fleurons, frontispice ou le reste,
Pour mener à bon port notre barque modeste,
Soyons toujours associés!

Unissons nos efforts, notre initiative!
Voyez : Camille a fait, d'une pièce hâlive,
Un tout délicat et charmant...
Grâce à son fier talent, grâce à son goût suprême,
Ma voix est écoutée, et le méchant poème
A l'air d'un petit monument.

Ainsi, dans je ne sais quel mélodrame illustre
Qui met en parallèle un maître avec un rustre,
Du bloc par l'élève ébauché
Vient surgir tout à coup la statue admirable;
— Le marbre avait trouvé sa forme désirable :
Michel-Ange l'avait touché!

Je tenais, en passant, à lui rendre justice;
A vous féliciter de votre aimable office;
Je tenais surtout à crier
Qu'en ce tournoi ma part est fort problématique,
Car, dans cette union qui vous semble artistique,
Le seul artiste est l'ouvrier.

XXIII

L'IMMORTELLE FRÉTILLON

(SOUVENIRS DU PARADIS)

A Virginie Déjazet.

Hébé fidèle aux damoiseaux
S'étonnant de Vénus ridée;
La nymphe aux bienfaisantes eaux
Dont l'urne n'est jamais vidée;

La sirène dans ses réseaux
Entrainant la foule bridée;
Le chant et l'aile des oiseaux;
La grâce au secours de l'idée;

L'amandier, vainqueur des hivers,
Offrant parmi ses rameaux verts
Plus blanches fleurs et fruits plus tendres;

Le phénix qui, s'il périssait,
Soudain renaîtrait de ses cendres :
Tout cela — c'est toi, Déjazet!

XXIV

FANFAN LA TULIPE

(SOUVENIRS DU PARADIS)

A Jules Jouy.

Le Mélingue applaudi de nos jeunes années,
 En lisant ton sonnet, t'eût lui-même applaudi,
 Jouy ; car il peint bien le d'Arfagnan hardi,
 Pressant l'affreux Morduant de pointes obstinées.

Ce galbe qu'il prêtait aux têtes incarnées,
 Sous quel nom, sous quel froc n'a-t-il pas resplendi ?
 Il nous aurait fait voir la lune en plein midi,
 Tant sa voix nous charmaît, nous, foules entraînées !

Le champ du souvenir est vaste à son endroit.
 De Coster à Schamy!, on le franchit tout droit.
 Point de rôle où son art n'ait fait un beau tapage.

Quel brillant Cellini ! quel Salvator fougueux !
 Et quel joyeux Fanfan quand, près d'Adèle Page,
 Il étalait sa main — qui n'était pas d'un gueux !

XXV

JEUNE MÈRE ET PETIT BÉBÉ

A mon petit-fils Siegfried.

On voit des femmes gentillettes
 — Doux fronts, de leurs seize ans nimbés —
 Qui, malgré leurs airs de fillettes,
 Ont déjà des petits bébés.
 Comme un arbre aux fleurs printanières
 Donne un fruit qu'il a tôt porté,
 Elles se dressent, toutes fières
 De leur jeune maternité...

Le bonheur tient à peu de chose,
 Car, se penchant sur le berceau
 Où leur joli poupon repose,
 Elles disent : Dieu, qu'il est beau !
 Comme il est blanc ! comme il est rose !
 On dirait un bébé Jumeau.

L'enfant, qu'il soit garçon ou fille,
 Pousse et, bien potelé, bien frais,
 Reçoit, en cadeau de famille,
 Ce bébé dont il a les traits.

Double vie et double chimère !
 Au même lit ils sont posés,
 Et bientôt la petite mère
 Les confondra sous ses baisers...

Le bonheur tient à peu de chose,
 Car, se penchant sur le berceau
 Où son joli poupon repose,
 La maman dit : Dieu, qu'il est beau !
 Comme il est blanc ! comme il est rose !
 On dirait un bébé Jumeau.

L'enfant, qu'on a voulu distraire
 Avec ce bébé merveilleux,
 Voit en lui comme un petit frère,
 Et la tendre mère en voit... deux.
 Au même nid blottis ensemble,
 Un amour égal les défend,
 Tant l'enfant au bébé ressemble,
 Tant bébé ressemble à l'enfant...

Le bonheur tient à peu de chose,
 Car, se penchant sur les berceaux
 Où maint joli poupon repose,
 Les mamans disent : Qu'ils sont beaux !
 Quels yeux vifs ! quel teint blanc et rose !
 C'est vraiment des bébés... jumeaux !

XXVI

RELIQUE SACRÉE

*Offert à Théophile Gautier
 en 1867.*

I

Dans un cadre d'or et d'ébène,
 Précieusement enfermé
 Comme on fait d'une riche aubaine,
 J'ai l'écrit d'un poète aimé.

C'est une page où la pensée
 Court rapide comme un torrent,
 Où l'image, fleur nuancée,
 Se mire à son flot transparent.

C'est un des beaux grains d'indulgence
 Que, dans son essor radioux,
 Sur les champs de l'intelligence
 Sema le premier de mes dieux.

C'est la part que le ciel m'a faite
 Dans l'effeuillement incessant
 De ce chêne altier dont le faite
 Domine le monde pensant.

En un mot, c'est un autographe
Que j'aime mieux qu'un million,
Où Victor Hugo, pour paraphe,
A mis sa griffe de lion.

Cette page, aux « Brins » consacrée,
Je la garde avec piété,
Comme une relique sacrée
Tenant lieu de célébrité.

Et si grand me paraît cet homme,
Que parfois, pris d'un juste émoi,
Je me demande, faible atome,
Si ce trophée est bien à moi...

Ainsi, dans une fouille ouverte,
L'artiste trouvant un trésor
Etale au jour sa découverte,
La voile, la touche et doute encor !

II

Gautier, jamais faveur plus grande
N'eut de mes rêves plus grand'part :
Joindre au chantre de « la Légende »
L'adoré conteur d'« Avatar ».

Pouvoir enfin dire : Mon hôte !
Au maître, à l'apôtre à la fois,
Et les voir marcher côte à côte,
Ainsi qu'ils marchaient autrefois...

Autrefois, dans le vent sonore,
Ils jetaient leur cri libre et fier ;
Leur cœur bat de concert encore...
Autrefois, n'est-ce pas hier ?

J'ai conçu ces hautes visées
En songeant — pourquoi le cacher ? —
Combien d'amitiés divisées
Un cadre saurait rapprocher.

Mes amis viendraient à la file,
Courbés comme au pied d'un autel,
Dire : Victor et Théophile !
Ces aigles de l'art immortel !

De ce siècle en eux vit l'histoire.
Qu'ils étaient beaux à voir planer,
Unis pour conquérir la gloire,
Comme aujourd'hui pour la donner !

Et tels ils partageaient, farouches,
Combats pareils et pareils jeux,
Le même mot est sur leurs bouches,
Le même regard dans leurs yeux !

III

Voilà mon rêve, ô cher poète !
Gautier, Hugo, voilà les noms
Qui dans ma jeune âme inquiète
Ont mis d'invincibles chainons !

Cette âme, par vos mains pétrie,
A goûté les plus doux poisons,
Et ma constante idolâtrie
S'est accrue avec les saisons.

Un jour, si mes strophes candides
Volaient aux cieus par vous ouverts,
Ces noms rayonneraient, splendides,
Au frontispice de mes vers.

Et comme il n'est pas ordinaire
Que deux aigles, au vol si beau,
Protègent, chacun de son aire,
L'essor léger d'un passereau,

La foule, voix qui continue
L'appui des maîtres généreux,
Applaudirait à ma venue,
Non pour moi-même, mais pour eux !

XXVII

ENCOURAGEMENT

A l'ami Fernand Ferrier.

Ce n'est jamais en vain que l'artisan travaille,
Qu'il vive par le soc, la plume ou le marteau.
Le pain quotidien peut devenir gâteau :
Il suffit d'avoir foi dans l'art ou la semaille.

Est-on las de chercher, il s'offre une trouvaille ;
La nuit qui semblait lente entr'ouvre son manteau ;
La balance, indécise, incline son plateau ;
On la croyait perdue, on gagne la bataille.

A ceux qu'ont tant meurtris les cailloux du chemin,
Qui sait si le succès ne viendra pas demain ?
Un effort héroïque entraîne la victoire...

Courage, ami ! ceignez vos reins, et haut le cœur !
Paria du travail ou pèlerin de gloire,
Encore un jour de lutte et vous serez vainqueur !

XXVIII

CHANSON D'ENTRÉE

A la Lice chansonnière.

Ce soir, la Lice ouvre sa porte amie
 Au lauréat d'un de ses gais concours.
 Agissons donc comme à l'Académie:
 Usons du droit de placer un discours.
 Un vrai discours... mais, réflexion faite,
 D'une chanson je m'acquitterai mieux...
 Accueillez-moi : j'ai connu la goguette
 Des Joninon, Noël et Permieux.

Oui, tout enfant, j'échappais à ma mère
 Pour visiter vos temples... souterrains;
 Je négligeais les leçons de grammaire,
 Mais, en retour, j'apprenais vos refrains.
 Le seul rondeau « Lisette, ma grisette »
 Peuplait mes nuits de spectres gracieux...
 Accueillez-moi : j'ai connu la goguette
 Des Joninon, Noël et Permieux.

J'ai vu Leroy, conteur toujours agile,
 Chaque jour pondre un chef-d'œuvre nouveau;
 Je crois avoir entrevu Charles Gille;
 J'ai maintes fois applaudi Rabineau.

J'ai vu Blondel enflammer la guinguette
 Par son « Appel » aux chansonniers joyeux...
 Accueillez-moi : j'ai connu la goguette
 Des Joninon, Noël et Permieux.

Je sais les noms des plus marquants apôtres
 A qui votre art dut son plus bel essor,
 Et quant au bien que je pense des autres,
 Si je me tais, c'est qu'ils vivent encor.
 J'étais heureux d'être leur interprète:
 Le suis-je moins en me rapprochant d'eux?...
 Accueillez-moi : j'ai connu la goguette
 Des Joninon, Noël et Permieux.

Par un retour vers un passé funeste
 Je ne veux pas attrister vos esprits.
 Vouons la haine à ce régime-pesté
 Par qui les chants — même — ont été proscrits.
 Son faux amour des guerres de conquête
 Mit sur nos fronts un crêpe douloureux...
 Accueillez-moi : j'ai connu la goguette
 Des Joninon, Noël et Permieux.

Combien de temps faudra-t-il à la France
 Pour ressaisir le fer demi-brisé?
 Nul ne le sait, mais l'astre d'espérance
 Monte déjà dans le ciel apaisé.
 La gloire, un jour, sous ses drapeaux en fête,
 Abritera nos enfants valeureux.
 Accueillez-moi : j'ai connu la goguette
 Des Joninon, Noël et Permieux.

Par nos leçons formons les cœurs novices;
 Par nos efforts sachons tout aplanir;
 Par nos travaux hâtons les temps propices;
 Par nos chansons préparons l'avenir.
 Versons la joie à toute âme inquiète;
 Semons de fleurs nos chemins périlleux...
 Accueillez-moi : j'ai connu la goguette
 Des Joninon, Noël et Permiseux.



XXIX

LES COCOTTES TRADITIONNELLES

A Mam'zelle Louissette Morin.

Imaginez qu'un père ait nom Louis Morin
 Et que sa chère fille ait toutes ses quenottes :
 Des feuillets précieux qu'il a criblés de notes,
 Que peut-il façonner pour l'amuser un brin ?

De papiers, il y en a des tas, des flots, des boîtes !
 Mais, comme son esprit n'est pas toujours en train,
 Le soir, à table, heureux comme un chantre au lutrin,
 Il en fait des bateaux, des maisons, des cocottes !

De toute instruction c'est le premier degré,
 En dépit des bouquins de la bibliothèque
 Dont les enfants, plus tard, disposent à leur gré...

Et la tradition revit, dépôt sacré,
 Si vous savez bâtir la « galiote » — avecque
 Le « chapeau du gendarme » et le « bonnet d'évêque » !

XXX

SILY

Pour Madame Gaillard.

Le singe, animal peu poli
Dont Littré jalousait l'espèce,
Parfois offre un type accompli
De grâce, d'esprit et d'adresse.

C'est juste le cas de Sily,
Sily qu'adore sa maîtresse :
On n'a pas museau plus joli,
On n'a pas plus de gentillesse.

Sily fait tout : entre deux bords,
Elle croque mille bonbons,
Gâteaux, noisettes, sucres d'orge...

Et même, en bouffon trop choyé
Qui connaît son Edgard Poé,
Elle peut — vous couper la gorge !

XXXI

LA VISITE DU VIZIR

A Henri Colombon, maître sortier.

Sous son ciel d'or, qui souffle aux bêtes de l'esprit,
Marseille est un Eden où la « Sorte » fleurit
Comme une plante naturelle.
Quiconque a fréquenté trois typos marseillais
Doit « en avoir plus d'une » à mettre en triolets...
Voyons voir que je me rappelle !

Pour nos copains d'alors les temps semblaient meilleurs.
La « boîte » où turbinaient ces braves travailleurs
Sur la Canebière est encore.
L'accord le plus charmant entre tous existait.
Quant au maître-imprimeur, je ne sais si c'était
Rouchon, Feysat, Jouve ou Dufaure.

Bref, pour un différend qu'il lui plut de choisir,
Le Grand Turc à Paris dépêchait son vizir.
On attendait Sa Seigneurie.



Débarquant à Marseille, aussitôt en rumeur,
L'hôte illustre informa l'heureux maître-imprimeur
« Qu'il irait voir sa galerie ».

Je vous laisse à penser si l'avis fit du bruit.
Pour mettre tout en ordre on frotta jour et nuit,
Ce qui mit tout le monde en nage.
L'atelier poussiéreux devint presque un palais.
On usa mainte éponge, on brisa six balais
En l'honneur du haut personnage.

Le Turc se présenta, comme un bon musulman,
Sans escorte... assisté d'un chef et d'un drogman.
Drogman, traduisez : interprète...
Jamais regards mortels n'avaient joué d'autant,
Et chacun d'admirer le costume éclatant,
Le caftan, la boucle et l'aigrette!

Mais — plus que l'apparat — ce qui frappait les yeux,
C'était certains témoins des combats glorieux
Dont l'homme avait couru les risques :
Son visage de bronze en gardait plus d'un trait...
Pas moins, tout bas, plus d'un exprima le regret
Qu'il fût venu sans odalisques...

Qu'auraient fait Colombon, Ricome, Antomarchi ?
Ils auraient piloté le bon mamamouchi
Qui ne poussait pas trois syllabes,

S'exaltant par-ci, se prosternant par là,
Jetant des « hi ! » des « ho ! » dans la langue d'Allah,
Bientôt traduits en mots... arabes.

Il marchait à pas lents, suivi de Leurs Grandeurs.
On eût dit un trio de fiers ambassadeurs,
Examinant tout, et sans hâte...
Leurs longs sabres heurtaient l'harmonieux parquet,
Et quand un apprenti leur montrait un paquet,
De suite ils le f... ichaient en pâte!

Après avoir lorgné les « singes », on passa
Dans l'atelier des « ours », dont plus d'un s'exerça
A prendre une allure coquette!
Les rouleaux, bien enérés, sur leurs tables glissaient,
Les feuilles, au tympan, avec art se plaçaient,
Et l'on abattait la frisquette!

O fils de Gutenberg! beaux jours sans lendemains!
Combien de vrais chefs-d'œuvre ont passé par vos mains!
C'est ce dont les vieux se souviennent.
On goûtait vos talents, partout appréciés...
Les typos, c'était peu; mais, messieurs les pressiers...
Aujourd'hui, va-t'en voir s'ils viennent!

En parfait connaisseur, le vizir se penchait
Sur les frais imprimés, les humait, les touchait...
Avec quelle délicatesse!

Un vague enivrement l'envahissait soudain ;
 Il semblait insensible à tout propos badin...
 Il restait sourd même aux « Quand est-ce ? »

La « sorte » eût triomphé, sans un petit détail.
 Loin de sentir le musc, notre Turc sentait l'ail ;
 Il fut trahi par son arôme.
 Démasquant un typo sous l'habit du vizir,
 Le patron s'écria, se pâmant de plaisir :
 — Tê, c'est ce grand coyon de Baume !



XXXII

IMOGÈNE

A Mme Clovis Hugues.

Lorsqu'au sein de paisibles terres
 Ils portent leurs rébellions,
 Doit-on ménager les panthères,
 Doit-on respecter les lions ?
 Lorsqu'un pâtre, en une battue,
 Rencontre une louve et la tue,
 Qui l'en blâme ou le lui défend ?
 Lorsqu'il écrase une vipère
 Dont la piqûre l'exaspère,
 En fait-on un crime à l'enfant ?

Est-ce un crime, à la pauvre femme
 Qui d'un foyer fait le bonheur,
 Et se voit soupçonnée infâme,
 D'avoir défendu son honneur ?
 Lui fallait-il se laisser mordre
 Par la dent du fauve, et se tordre
 Sans crisper son poing indigné ?
 Ou mieux, se faisant son complice,
 Subir le lent et lent supplice
 Comme un saint Laurent résigné ?

Elle ne s'est point résignée
 Et — se vengeant — vous a vengés,
 Vous tous, foule trop dédaignée
 De justes qu'on n'a pas jugés !
 Vienne, un jour, un nouvel exemple,
 Que le sang tache encor le temple,
 Et l'on sentira que chez nous
 S'est fondée une loi suprême :
 Se faire justice soi-même
 Lorsque nul ne le fait pour tous !

Shakspeare, le maître des maîtres,
 Dans *Cymbeline* nous apprend
 Comment du plus profond des traîtres
 Femme qui se venge s'y prend.
 Pour flétrir celle qu'il accuse,
 Le lâche ourdit ruse sur ruse :
 Tous les fourbes sont de même eau...
 La grâce enfin fléchit la haine...
 Mais, poussée à bout, Imogène
 N'eût pas fait grâce à Jachimo !

Autour d'une femme innocente
 Nouer — on sait trop à quel prix —
 Les fils d'une intrigue offensante
 Qui la jette à tous les mépris...
 Oh ! quand pareil fait se révèle,
 Se répète, se renouvelle
 Au point d'affoler sa raison,
 On peut bien nier la justice,

On peut bien braver le supplice,
 On peut bien risquer la prison !

C'est ce qu'a fait, mère inquiète,
 La femme d'un fier citoyen,
 Tribun fougueux, mais doux poète,
 Le premier à dicter le bien.
 Et quelle rage nous pénètre
 De songer que Paris peut-être
 En voit cent autres en ses murs,
 Aussi dignes d'être adorées,
 Qui dans l'ombre sont torturées
 Par des inquisiteurs obscurs !

Incomparable lieu d'asile
 Des grands cœurs à plein ciel étos,
 Paris n'offre pas qu'à Basile
 L'abri qui sied à ses complots.
 Il sert de retraite suspecte
 A toute une cohorte abjecte
 De gens — qu'on ose tolérer —
 Qui, semant des papiers infâmes,
 Font mêlier d'avilir les femmes
 Comme nous de les honorer...

Femmes, assez de terreurs vaines :
 Prouvez-leur que le sang vermeil
 Qui bouillonne à flots dans vos veines
 A bu des rayons de soleil !
 Lasses d'un outrageant martyre,
 Infligez à qui vous déchire

Un châtiment trop mérité...
 Pour goûter une paix meilleure,
 Que pèse l'angoisse d'une heure
 Ou la longue captivité!

.....

Demain, la glorieuse épouse,
 Que le bonheur seul doit choyer,
 Comme une Imogène jalouse
 Rentrera plus fière au foyer ;
 Demain, Marianne et Mireille
 Feront tinter à son oreille
 Leur babill, écho du ciel bleu,
 Si Thémis juge, en sa droiture,
 Qu'il faut qu'une femme soit pure
 Pour que son bras tremble si peu !

Décembre 1884.



XXXIII

SONNET

*A Clovis Hugues
 qui me fit don des « Jours de Combat ».*

C'est peu de me donner, chantant son fier ramage,
 Ce livre de combat, de fièvre, de douleur ;
 Pour en accroître encor le charme et la valeur,
 Tu l'enrichis d'un mot : « Confraternel hommage ! »

Qui me vaut cet honneur ? Suis-je un poète, un mage,
 Un maître du contour, un roi de la couleur ?
 — Un rêveur, tout au plus... doublé d'un travailleur,
 Que de ses longs soucis ton tribut dédommage.

Ton esprit et le mien embrassent maint sujet,
 Et, malgré leurs détours, ne visent qu'un objet :
 Concourir vaillamment à la paix sociale.

Tout est là : rendre heureux — et meilleur — l'être humain.
 C'est pourquoi, cœurs épris de chimère idéale,
 Nous pouvons nous entendre et nous serrer la main !

XXXIV

HUMBLE RIPOSTE

A mon ami Auguste Maze.

Si franc que soit l'auteur du sonnet familial
Dont je sens à mon front la douceur généreuse,
Il ne m'éblouit pas d'une illusion creuse,
Ayant borné ma gloire aux murs d'un atelier.

Mon empire s'étend du hall à l'escalier.
L'auditoire restreint sied à ma voix peureuse.
Ma moisson poétique est aussi peu nombreuse:
Liserons et bleuets qu'on a peine à lier...

Voilà de quel éclat mes victoires sont faites.
Mais qu'un rimeur ami m'accorde un doux accueil,
Mon esprit aussitôt s'emplit d'un vaste orgueil.

Les poètes, d'ailleurs, sont éléments aux poètes;
Pour enchanter nos cœurs et grandir nos travaux,
Ils savent qu'il suffit d'un seul de leurs bravos!

XXXV

DÉPUTÉ SORTANT ET SORTI

À Henri Berchy.

Sournois, fenêtre demi-close,
Depuis longtemps je l'observais.
— Qui ? — Le député sortant, Chose...
Honoré de plusieurs brevets.

Brevets pour encres sympathiques,
Pour méthodes d'engraissement,
Brevets pour sommiers élastiques
Et maint autre objet d'agrément.

Auteur d'inventions diverses,
Emailleur de gutta-percha,
Qu'un groupe d'amitiés perverses
A l'Assemblée un jour flanqua.

Muet en juin, sourd en décembre,
Il siégeait avec majesté;
Mais ce n'était qu'un pot... de Chambre
Sans aucune suavité.

Guettant la chance la meilleure,
 Tout autre député sortant
 Avait eu son jour, ou son heure;
 Lui, ne comptait pas un instant.

Vraiment digne homme, au domestique,
 Bourré de bonne intention,
 De la nullité politique
 Il était l'incarnation.

Je l'ai suivi ces vingt journées.
 Discours par-ci, serments par là...
 Le malheureux, dans ses tournées,
 Voguait de Charybde à Scylla.

Un soir, entre mille conduites,
 Des pommes lui firent accueil;
 Par bonheur, elles étaient cuites:
 Sinon, il y laissait un œil.

La farce allait tourner au drame.
 Comment calmer des aboyeurs
 Qui vous demandent un programme
 Quand on en possède plusieurs ?

Flairant la chute la plus lourde,
 Devant cette animosité
 Jointe à certaine rumeur sourde,
 Tout autre se fût désisté.

Se désister? Candeur futile.
 Que nenni! L'orgueil l'emporta.
 Puis, il se croyait trop utile
 Aux disciples de Gambetta.

La soif des honneurs vous harponne.
 On a beau se voir titubant,
 Roulé, vaincu... l'on se cramponne,
 Huitre de Cancale, à son banc.

— Encor cette législature!
 S'exclamait-il d'un ton hautain;
 Ma défaite n'est pas si sûre...
 Tentons les hasards du scrutin!

Et notre ex-député, peu sage,
 Peut-être futur sénateur,
 Comme on brave un poney sauvage
 Hardiment brava l'électeur.

Arrive enfin l'heureux dimanche.
 Calme parfait aux sections.
 Il revêt la cravate blanche,
 Comme aux jours de réceptions.

Serviteurs, amis, femme, fille
 Vont aux nouvelles: large espoir.
 — Bon! dit-il, et son regard brille,
 Quel triomphe je vais avoir!

On traite de pur radotage
Le bruit, semé par un voisin,
Qu'on compte sur un ballottage;
Un ballottage, c'est malsain.

Enfin la lutte est terminée.
On apporte les résultats.
Vif émoi dans la maisonnée...
— Combien de voix ? — Des tas, des tas !

Erreur : le candidat avide
N'en a pas eu pour son argent.
Il échoue, et le clan perfide
A fait passer l'intransigeant.

De ce maudit, sa bouche épèle
Les votes conquis par milliers,
Avec un accent qui rappelle
Le défilé des timbaliers.

Adieu splendeurs, fêtes et joies,
Délices d'un temps écoulé !
Il faut qu'il retourne à ses oies :
Les électeurs l'ont blaboulé.



XXXVI

PARALLÈLE... DÉJA ANCIEN

A Charles Tabaraud.

C'est un amer spectacle, et pourtant salutaire,
Que celui d'un puissant, d'un maître de la terre
Courbé sous un sanglant affront,
Spectacle douloureux, vu dans l'ancienne Rome,
Quand l'esclave au César disait : Tu n'es qu'un homme !
Et lui jetait la boue au front.

Ces temps sont effacés. Le héros populaire
Ne sait plus aujourd'hui maîtriser sa colère
Quand l'enveloppe un flot grondant.
Au lieu de dédaigner des attaques trop vives,
Il vient par des jurons répondre aux invectives...
Combat d'œil pour œil, dent pour dent !

Il me souvient qu'un jour un homme — Lamartine —
Portant sur tous ses traits la parure divine
Du génie et de la vertu,
S'efforçait d'apaiser une foule en délire...
Un misérable obscur lui dit : « Assez de lyre ! »
L'éloquent poète s'est tu.

Charonne, 1881.

XXXVII

SONNET

A M. Louis J....

Sage las de sagesse et fou de bagatelles,
Je dus à l'Opéra porter mes pas légers.
Je m'étais dit : Tâtons des plaisirs mensongers;
Allons des Pépitas chiffonner les dentelles!

J'ai franchi l'escalier entre deux nymphes... telles
Qu'en Actéons j'eus peur de nous voir tous changés;
J'ai salué Fahrbach, humé les orangers,
Et goûté de Métra les valsees immortelles.

J'ai lutiné trois fois un domino charmant;
J'ai tenu dans un coin la reine des almées,
Et d'un page aux yeux bleus failli me voir l'amant...

Vaine chasse au baiser! Dans ces femmes aimées,
Quand l'une osait d'un mot peindre son sentiment,
J'ai, comme Gavarni, trouvé... des affamées!

XXXVIII

TESTAMENT PROVISOIRE

Au lendemain des élections législatives de 1881, celle de M. Gambetta, député de Belleville, provoqua une polémique si ardente qu'on put croire un instant que cette élection serait contestée. La presse radicale fut unanime à déclarer que l'ancien président de la Chambre ne pouvait, dans cette circonstance, reprendre ses fonctions présidentielles qu'à titre provisoire, non définitif. De l'idée de « Présidence provisoire » à celle de « Testament provisoire », il n'y avait que la distance d'un quatrain; de là cette méchante pièce.

Qui que ce soit, Brisson, Floquet ou Clemenceau,
Lui qui de mon pourpoint convoitait un morceau
Croit tenir tout son monde en main, comme un faisceau
Plus raide qu'une baïonnette;
Qui que ce soit qui monte après nous au fauteuil,
Je veux lui faire un don qui le gonfle d'orgueil:
Ne pouvant lui laisser mon ventre ni mon œil,
Je vais lui léguer... ma sonnette.

Mais ce serait trop peu, cet objet de métal
Rude aux Baudry d'Asson, aux de Gasté fatal,
Dont le bruit m'a vengé, par son effet brutal,
De plus d'une attaque fort noire;

Je veux lui faire encore un présent d'un grand prix,
L'instrument précieux où, semblable aux houris,
Après d'heureux combats j'apaisais mes esprits :
Je vais lui léguer... ma baignoire.

Reçois, palais Bourbon, ton nouveau Protecteur.
Rugis pour lui, lion dont je fus le dompteur ;
Et meurtris son tympan, concert adulateur
Qui va de Naquet jusqu'à Vielle...
Moi, je sais trop comment ils brisent les trépièdes,
Nos amis ! — bah ! tant pis pour les estropiés ! —
Pour qu'il connaisse à fond tous leurs petits papiers,
Je vais lui léguer ma... serviette.

Est-ce tout ? n'ai-je pas laissé dans quelque coin
Deux ou trois documents dont je n'ai plus besoin ?
L'Allemagne est si près ! l'Algérie est si loin !
L'horizon, si gros d'affreux drames !
Mettre sa conscience en repos est urgent.
Puisse le legs qui suit mater l'intransigeant !
Pour séduire à l'envi Pierre ou Paul, Jacques ou Jean,
Je vais lui léguer... mes programmes !

C'est dit : brisons la coupe avant d'être pochard.
De l'Etat, avant peu, j'abandonne le char,
Et laisse à mon rival mes Laurent, mon Richard,
Mon Spuller, vaillante escopette ;
Mes dagues, mon plastron, qui vient d'un Cassagnac ;
Mes discours véhéments adoucis par Reinach ;
Mes bustes, mes portraits, mes pipes, mon tabac ;
Je lui lègue tout, — hors Trompette !

Octobre 1881.

XXXIX

SONNET

A mon cousin Louis.

Oui, j'envie, avec toi, le repos des défunts.
Oui, souvent, je poursuis, l'esprit dans les ténèbres,
Les rêves ébauchés par tous ces fronts funèbres
Qui les ont achevés parmi d'âpres parfums...

Printemps ensoleillés, automnes pleins d'embruns,
Inconnus dévouements, forfaitures célèbres,
Sphinx qui dans le néant confondent leurs algèbres,
Comment n'en pas maudire et bénir quelques-uns ?

Tout-puissant est le mal : activons sa ruine !
Austère est la vertu : qu'importe son épine !
De son culte jaloux fais ton bonheur futur.

Dans le champ du devoir fier d'une humble semaille,
Attends, jeune in puiet, que ton beau fruit soit mûr.
Ton cœur parle et te dit : Travaille au bien ! travaille !

XL

SONNET

A la belle Mme E. R...

Si j'étais Dieu, pour embaumer
Ton nid soyeux mais solitaire,
Sur ta couche j'irais semer
Toutes les roses de la terre ;

Si j'étais Roi, pour enflammer
Ton cœur charmant mais volontaire,
Je ferais luire ou s'allumer
La paix auguste ou l'âpre guerre ;

Mineur, aux entrailles d'Ophir
J'arracherais jaspe et saphir ;
Dompteur, j'humilerais les fauves...

Mais, rêveur que tu sus charmer
Dans la plus douce des alcôves,
Je ne puis rien, — rien que t'aimer !

XLI

POUR UN BRIN D'HERBE

A ma fille Henriette, à Boulogne.

Qui disait ma fille ingrate,
Lui supposant, ô douleur !
L'âme trop peu délicate
Pour aimer même une fleur ?
Celle âme est charmante et douce
Puisqu'à la mer voyageant
Elle a pris ce brin de mousse,
De bons baisers le chargeant...

Toi qui viens du mont superbe
Qu'enlace le flot vainqueur,
Sois béni, petit brin d'herbe
Qui me parles de son cœur !

Ainsi font les jeunes filles
Qui courent au bord des mers,
Ramassant fleurs et brindilles
Ou coquillages divers.
Et pendant qu'avec tendresse
Leur cœur bat pour leurs parents,
La brise des mers caresse
Leurs beaux cheveux odorants...

Toi qui viens du mont superbe
Que baigne le flot vainqueur,
Sois béni, petit brin d'herbe
Qui me parles de son cœur !

Parfois un gros vent d'orage
Les empêche de sortir ;
On croirait que sous sa rage
Les barques vont s'engloutir.
Mais bientôt le vent s'apaise,
Le ciel sourit aux marins,
Et l'on court vers la falaise
Cueillir encor quelques brins...

Toi qui viens du mont superbe
Qu'envahit le flot vainqueur,
Sois béni, petit brin d'herbe
Qui me parles de son cœur !

On dira : « Ces herbes folles,
Joyaux du mont et du val,
Ce sont des liges frivoles,
Des riens... » C'est le sol natal.
Et, bercés au vent des grèves,
Peut-être ces brins légers
Ont fixé les derniers rêves
De malheureux naufragés...

Toi qui viens du mont superbe
Que meurtrit le flot vainqueur,
Sois béni, petit brin d'herbe
Qui m'as parlé de son cœur !

XLII

POUR D'ANCIENS COMPAGNONS

DE TRAVAIL

A Louis Morin, de Troyes.

Courez au cabaret, je retourne à l'étude.
Vous aimez la cohue, et moi la solitude.
Je ne saurais vous suivre où vous portez vos pas :
Vous avez des plaisirs qui ne m'amusez pas.
Je n'ai — faute de cœur ou faiblesse de tête —
Nul goût pour le piquet, nul goût pour la piquette.
Vous jouez, vous buvez, je médite et je lis ;
Vos traits sont empourprés et les miens sont pâlis.
Vous me méprisez fort d'éviter vos ripailles ;
Je vous méprise autant d'ignorer mes rimailles.
Vous tenez à croupir, je cherche à m'élever...
Allez vous étourdir et laissez-moi rêver !
De nos êtres distincts, plus distincte est la flamme :
Vous réchauffez vos corps, je réchauffe mon âme.
Pauvres gens sans malice, et qu'on sermonne en vain,
Dont l'amî, le conseil est le marchand de vin...
C'est là qu'on délibère et c'est là qu'on festoie ;
Heureux quand, par faveur, le patron vous tutoie !

Qui de vous ou de moi se respecte le mieux ?
 Vous vous usez le sang, je n'use que mes yeux...
 De ces félicités où se perdent nos heures,
 Lesquelles sont sans fruit, lesquelles sont meilleures ?
 Quand votre pas chancelle on me voit le pied sûr,
 Et lorsque vous rampez, je plane dans l'azur.
 Alors qu'un flot de vin colore vos visages,
 Pour moi c'est du nectar qui déborde des pages...
 Comparez votre ivresse à mes enivrements,
 Quand vous tenez un verre — et moi, *les Châtiments* !



XLIII

SONNET

A M. J. Couderc.

Comme un chef, dites-vous... Suis-je à peine un soldat ?
 J'ai perdu l'âpre espoir d'utiliser ma sève ;
 Chaque aurore qui luit sans retour me l'enlève :
 Comparse, au dernier plan je remplis mon mandal.

Il faudrait qu'avec vous chacun le possédât,
 Cet amour obstiné d'idéal et de rêve,
 Pour que, si dans nos rangs quelque Moreau se lève,
 A frayer son chemin notre amitié l'aidât.

Peut-être seriez-vous l'élu que je souhaite.
 Vous avez le lyrisme et l'instinct d'un poète :
 Les strophes sous vos doigts ont hâte d'éclater...

Grandissez ! si ma voix un jour n'est point muette,
 Heureux de vos succès, on me verra compler
 Les lauriers qu'à bon droit vous devez récolter !

XLIV

L'INVASION

A David Muller, à Kientzheim.

Au seuil d'une chaumière un vieillard s'est assis,
L'œil égaré, le front blémi, la main crispée.
Devant lui, sur le sol, git un tronçon d'épée,
Et les murs, tout à jour, de poudre sont noircis.

Les arbres du chemin tordent leurs troncs roussis,
L'Angelus et l'oiseau taisent leur mélodie;
La plainte des mourants, lugubre, entrecoupée,
S'élève seule aux cieux d'épouvante obscurcis.

Comme la France, hélas! le foyer se démembre.
Frère et fils sont tombés parmi les combattants...
Encor l'invasion! trois fois en soixante ans!

Pendant le vieillard gagne à pas lents sa chambre,
Portant son triple deuil, qu'avivera le temps,
Et criant avec rage : Oh! l'homme de Décembre!...

XLV

VICTOR HUGO

Si préparé qu'on soit à voir, par la pensée,
Du nombre des vivants sa présence effacée,
Hugo mourant nous tord le cœur,
Tant il se conçoit peu, tant on a peine à croire
Que sans lui ce grand siècle, imprégné de sa gloire,
Achève son cycle vainqueur!

Nés ensemble, il leur faut la même apothéose.
Ils sont si bien liés l'un à l'autre!... La cause
Pour laquelle ils ont dû lutter
Est la cause du droit, du bien, du vrai, du juste;
Quand ce siècle y faillit, le poète robuste
S'est redressé pour la porter!

D'assez de deuils déjà la France fut frappée:
Qu'il lui reste la lyre à défaut d'une épée!
Qu'Orphée au moins soit avec nous!
Si le ciel n'était sourd aux prières des hommes,
Et si nous n'étions point les « libres » que nous sommes,
Comme on ploierait les deux genoux!

Comme on crirait : « Seigneur, détourne ta colère!
Conserve à notre amour le songeur tutélaire,
Le génie au puissant cerveau!

De la mort inclémente éloigne les amorces ;
Prends nos souffles, nos chairs, notre sang et nos forces
Pour le rajeunir de nouveau ! »

Vains souhaits ! la mort plane, et le titan chancelle...
Le flambeau va jeter sa dernière étincelle ;
Un astre va s'éteindre aux cieux ;
L'aigle qui s'y posa va quitter notre cime ;
L'archange qui soufflait dans son clairon sublime
Va devenir silencieux !

O Nature ! à tes lois il faut tous se soumettre.
La révolte est en nous, mais Dieu reste le maître...
Et pourtant, sous ton dais vermeil,
Mêlant les plus purs sucres aux sèves les meilleures,
Combien te faudra-t-il d'ans et de jours et d'heures
Pour créer un passant pareil ?

Dis, Nature : quel cœur pétriras-tu plus vaste ?
Quel esprit, l'adorant sous tel ou tel contraste,
Glorifiera mieux ton auteur ?
Quelle main plus auguste écartera les voiles,
Et quand reverras-tu monter vers les étoiles
Un tel regard contemplateur ?

Qui sera le témoin des éclosions d'âmes ?
L'ardent consolateur des enfants et des femmes ?
L'ami qui berce nos douleurs ?
Vers qui se tourneront nos rêves, nos chimères ?
A qui dédierons-nous nos strophes éphémères ?
Pour qui tresserons-nous des fleurs ?

Qui, pour tous les souffrants, criera : Miséricorde !
Qui des peuples jaloux suspendra la discorde ?
Qui rouvrira des bras fermés ?
Qui viendra des captifs hâter la délivrance ?
Qui, s'inspirant toujours de ton exemple, ô France,
Dira : Courage ! aux opprimés ?

Demain, si quelque reître envahit nos frontières,
Qui donc prononcera ces paroles altières
Qui font reculer Attila ?
Quatre-vingt-neuf est proche : il luit, il régénère ;
Qui donc présidera l'imposant Centenaire
Si Victor Hugo n'est plus là ?

Car il ne suffit pas, nobles, bourgeois ou rustres,
Pour remettre debout nos ancêtres illustres
D'évoquer les dieux du fronton ;
Il faut, pour incarner leur race tout entière,
Ta tête, ô Mirabeau, ton cœur, ô Robespierre,
Et ta main puissante, ô Danton !

C'est pourquoi nous l'aimons, le poète admirable
Qui penche, ensoleillé comme un pic vénérable,
Son front où tant d'éclairs ont lui ;
Nous l'aimons pour sa foi, sa douceur, sa vaillance ;
Voilà quatre-vingts ans, sans nulle défaillance,
Qu'il porte tout un monde en lui !

Peuples, vous avez tous de ces culles sublimes
Pour ces penseurs profonds, pareils à des abîmes
Dont l'aspect donne un vertigo,

Géants qui du savoir se disputent l'empire ;
 Mais quand vous nommerez Dante, Goëthe, Shakespeare,
 Nous répondrons : Victor Hugo !

Reste donc parmi nous pour enrichir nos fastes,
 Toi que des légions d'esprits enthousiastes
 Ne sont point lasses d'applaudir !
 Oni, l'être est périssable et le corps est d'argile ;
 Mais la gloire est semblable au laurier de Virgile :
 Les siècles la verront grandir.

20 mai 1885.

« Tout finit par finir, hélas ! même les roses... »
 A-t-il dit, — et ses yeux, ouverts sur toutes choses,
 Se sont clos à toute clarté,
 Et l'aube qui caresse aujourd'hui son front pâle
 Est, dans la majesté de sa nuit sépulcrale,
 Une aube d'immortalité !

22 mai 1885.

XLVI

LE GODEC

POÈTE TYPOGRAPHE

(Pour servir de Préface à son Recueil de Poésies posthumes)

Voici l'œuvre d'un doux poète,
 Ami des fleurs et des rayons,
 Heurtant sa belle âme inquiète
 Aux sentiers que nous nous frayons.
 Les chants qu'il n'a pu faire entendre,
 Echos des rêves d'un cœur tendre,
 Avaient des vierges les caudeurs...
 Ces dons de l'âme la meilleure,
 Ces chants, nous sont offerts à l'heure
 Où s'étalent mille impudeurs.

N'est-ce pas un vivant contraste
 Que la découverte, en nos jours,
 D'une muse adorable et chaste
 Cachant avec soin ses amours ?
 N'est-ce pas un bonheur bizarre
 — Ce coup de fortune est si rare —
 De songer qu'en nos rangs obscurs
 Un homme travaillant sans trêve
 Ait parfois, sur l'aile du rêve,
 Atteint les sommets les plus purs ?

Voilà ses chants, voici la preuve.
 Oh ! le doute n'est plus permis...
 Et c'est le trésor de sa veuve,
 Et c'est celui de ses amis.
 Ce trésor, formé page à page,
 D'orphelins modeste héritage,
 Avec le temps aurait grossi...
 Tout humble, il honore une classe,
 Et Le Godec peut prendre place
 Près de Moreau, près d'Alfonsi...

De l'ode, attachée au martyr,
 Il n'a que faire, ce songeur...
 Du fouet puissant de la satire
 Il n'arme pas son bras vengeur...
 Sa muse, à la fois idyllique,
 Familière et mélancolique,
 Fuit les rythmes extravagants,
 N'évoque que la fée Urgande,
 Les lutins dansant sur la lande,
 Les gnômes et les korrigans.

Soit au printemps, soit à l'automne,
 Esprit joyeux ou front amer,
 Il va, sur sa plage bretonne,
 Humant les embruns de la mer.
 Il sait les poignantes épreuves
 Qui des marins guettent les veuves,
 Et, sur elles, jetant des fleurs,
 Sa muse, que leur deuil effleure,
 Sa muse rayonnante pleure,
 Mais ne répand que de doux pleurs.

En mots brefs la voilà tracée,
 Cette œuvre dont vous ferez cas,
 Où la fraîcheur de la pensée
 S'allie aux contours délicats...
 Dites-vous : l'ouvrier poète
 Qui l'a conçue et qui l'a faite
 Dut braver plus d'un trait moqueur.
 Mais tel qui — touchante ironie —
 A pu douter de son génie
 Ne douta jamais de son cœur.

Oui, par le cœur valait l'artiste,
 Par le cœur valait l'ouvrier :
 Double raison pour qu'il fût triste
 Dans le grand combat meurtrier...
 Ce combat qu'on livre à la vie,
 A sa chimère inassouvie,
 Au doute, à l'espoir, à l'ennui...
 Athlète, avant l'heure il succombe,
 Il descend vaincu dans la tombe,
 Mais l'œuvre triomphe pour lui !

Octobre 1883.



XLVII

LA DONNA E MOBILE

Sonnet offert à Talazac, en remerciement de son concours à la représentation donnée au Château-d'Eau pour la veuve Le Godec.

— Talazac viendra-t-il ? — Il est là. — C'est parfait !
Sait-il l'état navrant de notre pauvre dame ?
— Non ; mais ce qu'il sait bien, c'est quel vide aurait fait
Son nom retranché du programme.

Du bravo qui l'accueille il semble satisfait,
Dit un air de Gounod avec toute son âme,
Se retire, laissant le public sous l'effet,
Et reparait puisqu'on l'acclame.

Mais voilà qu'il attaque un morceau plus hardi,
Et, passant par sa voix, la *Donna* de Verdi
Devient un motif adorable.

Joie à l'homme de cœur, gloire à l'artiste aimé
Qui fait d'un simple chant coquettement rythmé
Un souvenir inoubliable !

XLVIII

ALBERT TINCHANT

Lugete, Veneres, Cupidinesque !

Amis, vous plait-il de suspendre,
Un instant, vos refrains moqueurs ?
Pour un jour, couvrons-nous de cendre :
Un deuil nouveau frappe nos cœurs.
Un jeune, épris de fantaisie,
Part avant les temps révolus...
Pleurez, Musique et Poésie :
Tinchant, le doux rêveur, n'est plus !

Ainsi nous quitte — après tant d'autres —
L'ami qu'on ne doit plus revoir.
Et cet artiste était des vôtres,
Et du Bon Bock et du Chat Noir !
Il l'appartient, race choisie
De « minstrels » aux chants résolus...
Pleurez, Musique et Poésie :
Tinchant, le doux rêveur, n'est plus !

Son esprit, qu'on aimait entendre,
Pénétré des maîtres anciens,
S'épanouissait, frais et tendre,
En des sonnets magiciens.

En ses vers, purs d'apostasie,
 Jouaient les Cupidons joufflus...
 Pleurez, Musique et Poésie :
 Tinchant, le doux rêveur, n'est plus !

Quand, las de célébrer la gloire
 Des amours et des passions,
 Tinchant sur le clavier d'ivoire
 Jetait ses inspirations,
 On se sentait l'âme saisie
 De l'hosanna des angélus...
 Pleurez, Musique et Poésie :
 Tinchant, le doux rêveur, n'est plus !

Jeunes gens que l'art peut séduire,
 — Dût la mort tôt vous emporter —
 Ne vous laissez pas de produire,
 Ne vous laissez pas de chanter !
 Sois sans fiel, coupe d'ambroisie
 Qu'Apollon garde à ses élus...
 Pleurez, Musique et Poésie :
 Tinchant, le doux rêveur, n'est plus !



XLIX

LES DEUX CHANSONS

A Eugène Baillet.

Il est une dixième Muse
 — Baillet est de ses nourrissons —
 Qui par deux sortes de chansons
 Nous plaît, nous émeut, nous amuse.

L'une, folâtre et sans façons,
 Par mille traits gaulois s'accuse ;
 L'autre, moins encline à la ruse,
 Donne à l'âme d'heureux frissons...

Ces chansons-là sont sœurs jumelles.
 Rien de gai ni de doux comme elles :
 L'une a le cœur, l'autre a l'esprit.

Mais j'aime mieux, j'ose le dire,
 A la chanson qui nous fait rire,
 La chanson qui nous attendrit !

L

LES CHANSONS DE LA VIE

A Edmond Teulet.

Heureux ceux que les bonnes fées
 Dolent, sans souci du trousseau,
 De nous bien ou mal coiffées,
 Toujours chantant à leur berceau !
 Par ces chansons, à leur oreille,
 L'art familier, qui toujours veille,
 Impose son rythme charmeur,
 Comme un songe à l'aile vermeille
 Qui bien avant qu'il ne s'éveille
 Caresse le front du dormeur !

De joie et de chimères
 Comblant les nourrissons,
 Par la bouche des mères
 Parlez, douces chansons !

Or, ces Noël, ces chants intimes,
 Educateurs de gai savoir,
 Plus tard, serviront de maximes
 Dans le plaisir ou le devoir.
 Les gas sont beaux, les filles fortes...
 L'atelier leur ouvre ses portes :

Avec la lutte ils font un bail.
 Qu'importe la tâche et ses fièvres :
 Le chant qui voltige à leurs lèvres
 Allège le poids du travail !

Pour donner sans vergogne
 Aux filles, aux garçons,
 Du cœur à la besogne,
 Passez, folles chansons !

Bientôt, dans la nature en fête,
 Relentit un appel joyeux.
 C'est l'amour puissant qui le jette :
 Il veut vaincre, l'audacieux !
 Dressant complots, pièges, surprises,
 Il établit mille entreprises
 Dont l'enjeu reste au plus malin...
 Jobin va rencontrer Nanette,
 Grosjean va lutiner Jeannette,
 Rose va sourire à Colin !

D'ardents épithalames
 Flottent sur les buissons ;
 Enivrez donc leurs âmes,
 Amoureuses chansons !

Si chère que soit la famille,
 Des plus humbles vivant trésor,
 Pour qu'à son foyer l'honneur brille,
 L'homme a d'autres devoirs encor.
 Qui les lui dicte ? La Patrie,
 Qu'il veut voir fière et non meurtrie :

Il en a le culte pieux.
 Son sang brûle de se répandre
 Pour la venger — ou la défendre,
 Suivant l'exemple des aïeux !

Puisque l'heure où nous sommes
 Est pleine de frissons,
 Exaltez donc les hommes,
 Héroïques chansons !

Outil sanglant aux mains des maîtres,
 L'homme est-il donc fait pour tuer ?
 Non : il doit, comme roi des êtres,
 Grandir — et se perpétuer.
 L'avenir au progrès s'accorde ;
 Vers la clémence et la concorde
 Marche à grands pas l'humanité.
 Que serviraient tant d'hécatombes,
 Si l'homme, à travers trop de tombes,
 N'allait à la fraternité ?

Pour les races futures
 Prodiguant vos leçons,
 Vers des sphères plus pures,
 Montez, libres chansons !



LI

GLORIOLE DE TYPO

SOUVENIR D'ATELIER
 OFFERT A M. ÉMILE ZOLA

En ma vie humble et sérieuse,
 Gagnée à la pointe des doigts,
 Je compte une heure glorieuse,
 Et cette heure je vous la dois.

Au lendemain de la Commune,
 Le chômage ballant son plein,
 Typo, j'eus la bonne fortune
 D'être « embauché » chez Voitelain.

Après de trop longs mois d'absence,
 Je rentrais, plus pauvre et plus las,
 Au nid de mon adolescence,
 Au berceau des trois Nicolas.

Escalier large, entrée étroite,
 Piètre bureau, noire maison...
 Quels clients hantaient cette « boîte » ?
 Goupil, Caubet, Ténol, Brisson.

Foyer de propagande ardente,
D'où jaillirent à feu nourri
L'âpre *Morale indépendante*,
Le Coup d'Etat, le *Pilori*.

Rendez-vous des vaincus de Sparte,
Choisi par les contemporains
Pour lancer contre Bonaparte
Leur prose ou leurs alexandrins.

Champ clos où la jeune pléiade
Sapait l'empire à coups d'écrits ;
Retraite où le noble Héliade
Songeait à ses frères proscrits.

Atelier-club, forum, fournaise
D'où sortit — non sans risque, hélas ! —
Campagne de dix-huit cent treize,
L'ouvrage « interdit » de Charras.

Coin sincère, abri sympathique,
Dont tout hôte, en se retirant,
Pensait : Vive la République !
Et grondait : A bas le Lyran !

C'est là, dans ce trou méritoire,
Sain à l'esprit et cher au cœur,
Que devait naître votre *Histoire*,
Poindre le chef-d'œuvre vainqueur.

De cette œuvre tant admirée,
Jugez l'orgueil que j'en ressens,
J'ai mis en pages *La Curée*
Et *La Conquête de Plassans* !

De l'œuvre si haute et si fière
Dont en vous le plan tressaillait,
J'ai scellé la première pierre,
J'ai tenu le premier feuillet...

Et, par je ne sais quel miracle,
Alors qu'on vous voit produisant
Ce dernier tableau : *La Débâcle*,
Je suis ici, le composant ! (1)

Une invincible rêverie
Me reporte, assiégeant mon front,
Vers l'année où notre patrie
Essuya le suprême affront...

Où la France, oubliant ses fêtes,
Par incurie ou trahison
Communit les plus sombres défaites
Et solda l'énorme rançon !

(1) A vingt ans de distance, je travaillais sur la *Vie populaire*, où a paru en original *La Débâcle*.

Catastrophe logique, en somme,
Inéluctable châtement
D'un peuple aplati devant l'homme
Ayant parjuré son serment.

Temps maudits ! funestes épreuves,
Fécondes en telles douleurs
Que des orphelins et des veuves
Vingt ans n'ont pas séché les pleurs !

L'heure était donc peu littéraire.
L'Histoire des Rougon-Macquart
Eût tout gagné — pour le libraire —
A voir le jour un peu plus tard...

Au sortir du conflit tragique,
Qui pouvait goûter des romans ?
La curiosité publique
Réclamait d'autres « documents ».

Et les récits faits de hachures,
D'extraits bien ou mal ajustés,
Formaient d'innombrables brochures
Pleuvant à flots de tous côtés.

Ce choc d'opinions diverses
Ajoutait, sous le ciel surpris,
La tempête des controverses
A la tourmente des esprits.

Bon temps pour les folliculaires,
Qui, sûrs de trouver des lecteurs
Avec ces machines... trop claires,
Passent pour des littérateurs !...

Pendant que l'écrivain sévère
Évoque en termes frémissants
L'amour de Miette et de Sylvère,
Éclos dans la nuit de Plassans !

Cette idylle, ouvrant la série
Dont l'éditeur n'eut pas souci,
Brillait par sa note attendrie...
Et c'était de l'histoire aussi !

Ces livres d'art et de science,
De faits vrais saisis pas à pas,
Veulent beaucoup de patience...
Or, l'éditeur n'en avait pas !

Il pressait les feuilles obscures
 Dont il croyait qu'il fût besoin,
 Il « poussait » toujours les brochures,
 Mais les *Rougons* n'avançaient point.

Ainsi, pour un prisme illusoire,
 Ce marchand, mal orienté,
 Sacrifia fortune et gloire
 A l'idole « Actualité ».

Bientôt, ayant rompu l'entrave,
 Le romancier, mieux secondé,
 Hâtant son œuvre forte et grave,
 Conquit le succès retardé.

Le Maître, en reprenant sa route,
 Disait, chef encor sans soldats :
 « On se retournera, sans doute,
 « Quand j'en aurai produit un tas ! »

Lorsqu'enfin « le tas » put paraître,
 Le monde, lent à s'émouvoir,
 A fait ce qu'avait dit le Maître :
 Il s'est retourné pour le voir.

Les Lettres et la multitude
 Admirent jusqu'en son détail
 La grandeur d'une telle étude,
 La majesté d'un tel travail.

Œuvre imposante à plus d'un litre,
 Déployant son verbe abondant,
 Et qui va de l'aire Saint-Mittre
 Au sanglant fossé de Sedan !

Et cette prose magistrale
 Nous peint, magique de splendeur,
 La grande orgie impériale
 Trônant dans toute sa hideur.

La voilà, la bande équivoque
 De fous, d'intrigants, de croupiers
 Et des puissants de cette époque
 Qui tenaient nos fronts sous leurs pieds !

Au lieu d'assurer leur récolte
 En moralisant les esprits,
 Ils n'ont semé que la révolte
 Et suscité que le mépris...

Ils ont doté la race humaine,
 Méditant de venger ses morts,
 D'un héritage lourd de haine,
 Qui l'écrase comme un remords,

Et l'oblige à fixer ses rêves
 Sur le seul point de l'horizon
 Où, sous le fauve éclair des glaives,
 S'épandra la rouge moisson !



Zola, marquant leur silhouette
 D'une ineffaçable noirceur,
 A fait une œuvre de poète,
 D'historien et de penseur.

Ses rivaux de la première heure,
 Goûtés sous le feu des canons,
 En ont-ils fait unemeilleure ?
 Nul n'en a retenu les noms...

La politique tracassière,
 Qui tient tout ce monde étouffé,
 A fait mordre à tous la poussière ;
 L'artiste seul a triomphé.

Il n'importe à sa renommée
 D'être loué par mon néant ;
 Mais je suis, travailleur pygmée,
 Fier d'avoir servi ce géant.

LII

DÉSESPÉRANCE

A Louis Marin.

C'est en vain qu'on voudrait ressaisir les pensées
 Allégeant du travail le joug toujours pesant ;
 C'est en vain qu'on appelle un secours bienfaisant...
 Les fibres du cerveau semblent toutes froissées.

Fièvres de poésie, êtes-vous donc passées ?
 Avez-vous déserté mon front agonisant ?
 Illusions d'hier, dites, sur quel brisant,
 Sur quel roc gisez-vous, ô mes chères blessées ?

Ah ! je conserve au cœur la tendresse et la foi !
 Mais un sort douloureux s'est abattu sur moi :
 Sans donner aucun fruit naît et meurt la journée.

Sur ses déceptions mon luth s'est endormi ;
 Aucun vers ne fleurit la page abandonnée...
 Je n'ai pas même un chant pour mon meilleur ami !

LIII

FÉE AUX PLEURS

A Madame Séverine.

L'idéale beauté qu'on prête aux souveraines,
En vos traits, Séverine, on la voit éclater.
L'encens d'un plébéien n'est point fait pour les reines,
Mais il monte vers vous, qui savez l'enchanter
Par votre grand'pitié des misères humaines.

C'est peu de compatir aux maux que nous souffrons,
D'être le porte-voix de tous les misérables !
Un baiser de péri semble effleurer leurs fronts
Quand vous versez sur eux ces pages admirables
Qui peignent leur détresse et vengent leurs affronts.

Vous parlez à la foule, et chacun vous écoute,
Prière à tous les devoirs comme à tous les pardons...
Le sage vous comprend, le méchant vous redoute,
Et le pauvre bénit la source de vos dons
Quand l'or par vous glané tombe sur votre route.

Il est, vous étiez bonne — et meilleure aujourd'hui.
Sans relâche assistant la vieillesse ou l'enfance ;
Là, prodiguant l'espoir ; ici, charmant l'ennui...
Le proscrit, dans l'exil, attend votre défense,
Et le mineur, dans l'ombre, invoque votre appui !

N'exerçant de rigueurs qu'envers les choses viles,
Pour conseiller le mal votre cœur est trop doux.
Adversaire obstiné des discordes civiles,
Vaillante, vous crierez : « Frères, embrassez-vous ! »
Si les partis, demain, ensanglantaient nos villes.

De tous vos plaidoyers lequel est le plus beau ?
Un esprit d'équité, d'amour et d'indulgence
Donne à votre pensée un tour toujours nouveau,
Soit qu'il faille obtenir le pain de l'indigence,
Soit qu'il faille arracher une proie au bourreau !

Fée aux pleurs égarée en ce monde farouche,
Vous savez la vertu d'une parole d'or.
Le salut des souffrants est le soin qui vous touche,
Et, de votre âme ardente épuisant le trésor,
Un flot de charité jaillit de votre bouche...

Des sectaires haineux la voudraient bâillonner,
Cette bouche éloquente, — avec art retenue.
Jaloux d'un tel génie, ils pensent le borner...
Défendez à l'éclair de déchurer la nue,
Au soleil de paraître, à l'aigle de planer !

L'idéale beauté qu'on prête aux souveraines,
 En vos traits, Séverine, on la voit éclater.
 L'encens d'un plébéien n'est point fait pour les reines,
 Mais il monte vers vous, qui savez l'enchanter
 Par votre grand'pitié des misères humaines.



LIV

LA RUE PARADIS

A mon ami Spire Blondel.

Il est une rue enchantée,
 Riche de surprise et d'attrait,
 Où partout la vue est flattée
 Et dont on ne sort qu'à regret.

Il n'y bruit que des éloges
 Devant ces faïences de prix
 Comme il ne s'en fait qu'à Limoges,
 Comme il ne s'en vend qu'à Paris.

C'est, dans la cité populeuse,
 Comme un musée en raccourci,
 Une vision merveilleuse
 De l'art qu'illustra Palissy.

— Vois donc la porcelaine tendre !
 — Vois donc la dure ! — et, se pressant,
 Combien on est ravi d'entendre
 Les bravos de chaque passant !

Bravos non des mains, mais des lèvres,
Baisant, en d'ingénus hymens,
Ces bijoux de Saxe et de Sèvres
Offrant leurs plus beaux spécimens.

Je laisse aux pièces grandioses
Ceux qui veulent s'en occuper ;
J'aime mieux les assiettes roses
Dont les fleurs semblent s'échapper...

J'aime aussi les vertes, les bleues
Dont l'or enflamme les contours,
Où des poissons lordent leurs queues,
Où planent des groupes d'Amours.

D'autres sont de teintes si fraîches,
Que quiconque y déposerait,
Semble-t-il, la reine des pêches,
Assurément les tacherait !

Les grandes, à garder sous verre,
D'aucuns reliefs n'ayant besoin,
Adornent leur éclat sévère
D'un chiffre ou d'un blason, au coin.

Mais les petites, ajourées
Au bord, peintes en camaïeu,
De filets d'or sont décorées,
Avec un « sujet » au milieu.

Le sujet décrit chaque phase
Des plus joyeux décamérons :
Seigneurs parlant avec emphase,
Margots lutinant des barons...

D'un trait de sa pointe hardie,
Parfois l'artiste a façonné
Quelques scènes de comédie :
Marinelle et son Gros-René ;

Don Juan, le héros de Molière,
Avec Charlotte, en jupons courts,
Dans une pose familière,
Echangeant de tendres discours...

Souvent la peinture, élargie,
Évoque, aux voûtes de l'éther,
Les dieux de la mythologie :
Apollon, Bacchus, Jupiter.

Et quelle esthétique hautaine !
Ici, Colombine et Pierrot ;
Là, les fables de La Fontaine ;
Plus loin, les contes de Perrault.

Ailleurs, un motif de romance
S'estombe aux clartés de la nuit ;
C'est comme un rêve qui commence
Et, dans le vague, se poursuit...

Entre toutes, j'admire encore
Celles, d'un blanc immaculé,
Qu'un portrait de femme décore :
Antoinette ou la Champmeslé.

Et rien n'enchanter mieux la vue
Que d'y voir surgir tour à tour
Quelque courlisane imprévue :
Du Barry, Manon, Pompadour.

Ces assiettes, d'un goût suprême,
Par leurs dessins capricieux,
De l'amour chantent le poème,
Gloire des beaux seins, des beaux yeux !

Mais voici les pièces mignonnes,
Trésor qu'un four a surchauffé,
Portant des roses, des couronnes,
Les fines tasses à café.

Qu'elles soient à côtes ou lisses,
On dirait, à leur ton vermeil,
Des fleurs présentant leurs calices
Aux baisers ardents du soleil.

Tout cela semble une féerie
Qu'ordonne un bon magicien,
Mêlant, en sa note attendrie,
Genre moderne et genre ancien.

Ainsi que Méry, le sceptique,
Ignare en l'art du contrepoint,
N'en goûtait que mieux la musique,
Étant fier d'applaudir à point,

Je ne sais rien de la syntaxe
De l'artisan porcelainier,
Et devant le Sèvre ou le Saxe
Je reste simple chansonnier...

Mais sur ces plats et ces corbeilles
Je promène un regard câlin,
Et j'admire en bloc ces merveilles,
Le triomphe du kaolin !

Sans doute ce ravier, ce vase,
Ces coupes valent des prix fous...
Mais arrachons-nous à l'extase ;
Le temps me presse : éloignons-nous.

Vision trop tôt disparue !
Pur enchantement, je vous dis...
Ah ! je comprends pourquoi la rue
Porte le nom de « Paradis » !



LV

SONNET

A M. Louis J.....

Sage las de sagesse et fou de bagatelles,
Je dus à l'Opéra porter mes pas légers.
Je m'étais dit : Tâtons des plaisirs mensongers ;
Allons des Pépilas chiffonner les dentelles !

J'ai franchi l'escalier entre deux nymphes... telles
Qu'en Acléons j'eus peur de nous voir tous changés ;
J'ai salué Fahrbach, humé les orangers,
Et goûté de Métra les valse immortelles.

J'ai lutiné trois fois un domino charmant ;
J'ai tenu dans un coin la reine des almées,
Et d'un page aux yeux bleus failli me voir l'amant...

Vaine chasse au baiser ! Dans ces femmes aimées,
Quand l'une osait d'un mot peindre son sentiment,
J'ai, comme Gavarni, trouvé des affamées !...

LVI

LA PRINCESSE LOINTAINE

ESQUISSE

DE LA PIÈCE D'EDMOND ROSTAND, A LA RENAISSANCE

A l'ami Ernest Taupin.

Savez-vous le conte joli
De ce troubadour d'Aquitaine
Qui s'en alla vers Tripoli
Pour voir la Princesse lointaine ?

Des pèlerins ayant vanté
La beauté de cette princesse,
Lui, par leurs récits enchanté,
De la Dame rêvait sans cesse.

Plus rien n'a de charme à ses yeux,
Que le jour commence ou s'achève,
Un seul but le rend soucieux :
Voir Mélissinde ; c'est son rêve !

Nul agrément ne peut fléchir
L'ennui qui de son cœur s'empare.
Si lointaine !... Comment franchir
La distance qui les sépare ?

Aidé d'aventureux forbans,
Ayant sa foi pour tout salaire,
Les voitâ courbés sur leurs banes :
En route! — Et vogue la galère!

Ils sont rudes, ces matelots,
Autant que la mer est sévère.
Pour braver la fureur des flots,
Ils n'ont que les chants du trouvère!

Il leur dit son ardent espoir
D'atteindre le bord pacifique
Où, triomphants, ils pourront voir
La Princesse si magnifique.

Et plus forts, plus nerveux encor,
Ils rament sur les flots funestes,
Pour voir ses cheveux, gerbes d'or,
Et voir ses yeux, saphirs célestes!

Enfin l'aube clémente a lui.
— Terre! — C'est là qu'est l'inconnue.
Rudel espère... Mais, vers lui,
Mélissinde n'est pas venue!

Il faut qu'un hardi compagnon
Qui partage son « état d'âme »,
Parlant à la belle en son nom,
Amène à bord la noble Dame.

Le poète est près de mourir.
Sa voix attendrirait les pierres.
Le voudra-t-elle secourir
En venant fermer ses paupières?

Partir? il n'y faut pas songer.
Femme et reine : deux fois coquette.
Elle s'éprend du messager
Et veut en faire la conquête.

Lui, le plus certain des amis,
Va-t-il céder à ce caprice?
Le voilà, pantelant, soumis,
Dans les bras de la séductrice...

Si purs, et succomber au mal,
Lui si vaillant, elle si fière!
Quel camouflet à l'idéal!
Quel triomphe de la matière!

Ce regret les rend au devoir.
Bertrand au bien reste fidèle;
Mélissinde se fera voir
Au chevalier qui rêve d'elle!

Et sur l'esquif battu des flots,
De lys et de perles coiffée,
Elle apparaît aux matelots,
Femme et princesse, reine et fée!

Douce, elle verse au troubadour
 La consolation suprême,
 Avec ces cris, remplis d'amour :
 — Rudel, tu m'attendais... je l'aime!

Il meurt, l'extase dans les yeux.
 Aucun n'a commis de bassesse,
 Et tous se prosternent joyeux,
 Puisque tous ont vu la Princesse.

Et c'est un beau spectacle, allez,
 Que cette cohorte muette
 De misérables, attelés
 A la chimère d'un poète!...

Ce récit garde, en vérité,
 Toutes les grâces qu'on lui prête :
 Rostand, en vers, nous l'a conté,
 Et Sarah Bernhardt l'interprète.

Avril 1895.



LVII



APPLAUDISSEMENT

A M. Gustave Robert, de Rouen.

Bien rares sont les jours de triomphe et de fête
 Où l'artisan reçoit pareil gage d'honneur.
 Puisque, seul entre tous, vous avez ce bonheur,
 Laissez-nous saluer votre gloire parfaite.

Des plus humbles devoirs notre existence est faite.
 Et qu'on soit forgeron, maçon, peintre ou lanneur,
 Le sort est fait de nuit comme un puits de mineur...
 Qu'il y brille un rayon, et l'âme est satisfaite.

Des mains du Président l'hommage inattendu
 Sur votre cœur d'apôtre est enfin descendu :
 Arborez fièrement le symbolique signe!...

Cette croix nulle part n'a trouvé de railleurs,
 Et ce qui vient doubler le prix d'un tel insigne,
 C'est l'applaudissement de tous les travailleurs.

LVIII

LE ROI DES MICROBES

*Chanson moderne
offerte à Georges Montorgeuil.*

Un journal bien informé
Sous réserve avait semé
La nouvelle
Que l'infiniment petit
« Microbe de l'appétit »
Se révèle ;
Qu'un docteur, qui fit florès,
Se fait fort d'en guérir l'es-
pèce humaine
Par l'art de la vacciner ;
Done, plus besoin de diner :
Quelle aubaine !

N'est-ce pas le fin du fin ?
La faim rongeaît notre globe...
Mais enfin
Il est trouvé, le microbe,
Le microbe de la faim !

De la faim se voir guéri !
Quel nez faisait Marguery
— O sa mère ! —
Enfoncés, les canapés !
Flambés, les petits soupers
De chez Maire !
Foyot bouclait ses fourneaux !
Nous renoucions, même, à nos
Pommes frites...
Que d'assiettes à casser !
Allait-il s'en renverser
De marmites !

Ce sera le fin du fin !
La faim rongeaît notre globe...
Mais enfin
Il est connu, le microbe,
Le microbe de la faim !

A l'angoisse accoutumés,
Désormais plus d'affamés
Par les rues.
Les lâches tentations,
Les funestes passions
Disparues.
Une manne de bonté
Sur toute l'humanité
Tombe en douches ;
Loïn de l'y voir s'engloutir,
Tout le bien va donc sortir
De nos bouches !

C'est vraiment le fin du fin !
 La faim rongeaît notre globe...
 Mais enfin
 Il est pincé, le microbe,
 Le microbe de la faim !

En tous lieux quel tralala
 Au simple énoncé de la
 Découverte !
 Tous les gens bons l'approuvaient.
 Seuls, les gourmands la trouvaient
 Un peu verte !
 Séduit, le monde savant
 S'incline, empressé, devant
 Son roi-mage ;
 Lui, l'universel sauveur,
 Hume déjà la saveur
 De l'hommage !

Car c'est là le fin du fin !
 La faim rongeaît notre globe...
 Mais enfin
 Il va tuer le microbe,
 Le microbe de la faim !

Dans la moindre Faculté
 Siège plus d'un comité
 Qui statue
 Qu'avant tout il serait bien
 D'ériger du Microbien
 La statue.

Bref, en un palais brillant,
 Un meeting épastrouillant
 S'organise,
 Meeting où, sans interm,
 En un jour un héros s'im-
 mortalise !

Où, c'est là le fin du fin !
 La faim rongeaît notre globe...
 Mais enfin
 Il a vaincu le microbe,
 Le microbe de la faim !

Fêlé, prôné, couronné,
 Le « sauveur » est promené
 Dans la salle.
 Oh ! quelle procession !
 Et quelle acclamation
 Colossale !
 Mais, dans cet ardent milieu,
 Qui vient les saisir, bon Dieu ?
 La fringale !
 Telle — que chaque porteur
 De la chair du grand docteur
 Se régale !

C'eût été le fin du fin !
 La faim rongeaît notre globe...
 Mais enfin
 Ils ont nourri le microbe,
 Le microbe de la faim !

LIX

LETTRES AMICALES

A M. Charles Verneuil.

Les lettres qu'on échange entre lointains confrères,
A défaut du plaisir de se serrer la main,
Sont comme ces oiseaux se croisant en chemin
Pendant qu'un vent les pousse à leurs destins contraires.

De là mille entretiens et débats littéraires,
Les souvenirs mêlés aux rêves de demain,
L'ébauche de travaux soumis à l'examen,
Les conseils bienveillants, les arrêts téméraires...

Est-il, après l'effort du labeur éternant,
Délassement plus doux, attrait plus captivant
Que ce commerce heureux de discrètes pensées ?

Comme au gré de l'artiste une harpe a frémi,
Le cœur, se réchauffant à ces pages froissées,
Fait relentir l'accent qui charme un cœur ami !

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE DES *COQUELICOTS*

I

AUX SOUSCRIPTEURS DES *COQUELICOTS*

Ainsi, vous attendez nos séduisants poèmes !
Ainsi, vous voulez bien nous servir de parrains !
Ainsi, vous vous flattez d'être juges suprêmes
Et de tous nos auteurs et de tous leurs quatrains !

Le succès les attend — et les palmes sont prêtes.
Trouvères inconnus, prenez place au tournoi !
Réveillons, réveillons, au son de nos musettes,
Le poète endormi que chacun porte en soi !

Qui n'aime à retracer les jeux de son enfance,
Un de ces rêves d'or que l'on fait à vingt ans,
Un de ces doux combats où l'âme est sans défense ?
Qui n'a pas à fixer de souvenirs flottants ?

On s'éveille, un matin, la voix encor muette.
Une femme au front pur passe à côté de vous :
Un seul de ses regards vous a sacré poète...
Vous l'êtes ! — Je le suis ! — Et nous le sommes tous !

Tous, nous sommes épris d'une étoile qui brille,
D'une rose des bois, d'un ange aux yeux pervers...
Notre culte confond fleur, astre et jeune fille,
Et ce vague idéal fait éclater nos vers !

Donnez-nous donc ces vers, imprégnés de rosée,
Qui jaillissent du cœur encor plus que du front ;
Vers simples et charmants qu'on dicte à l'épousée,
Et que nos fils, un jour, à leurs fils apprendront.

Odes, sonnets, rondeaux, chansons jeunes ou vieilles,
Ballades, triolets, satires, madrigaux,
Ouvrez-nous les tiroirs qui gardent ces merveilles,
Ouvrez-nous les coffrets qui cachent ces bijoux !

Du travailleur pensif dites-nous la souffrance,
La foi, les désespoirs, les lutttes, les plaisirs,
Et prouvez hautement qu'on sait, dans notre France,
D'un peu de poésie embellir ses loisirs !

Des lieux où vous vivez ressuscitez l'histoire !
S'ils ont une légende, oh ! retracez-nous-la !...
Des héros dorment là : rappelez-nous leur gloire !
Montrez-nous tous les coins souillés par Attila !...

Des choses du passé, dont notre vie est faite,
Chassons de notre esprit tout souvenir fatal...
Des vainqueurs du Dix-Août voici venir la fête :
Ajoutons notre palme à leur grand piédestal !

Hommes libres, issus des rudes catastrophes,
Enfin crions à tous : « Voilà le vrai chemin ! »
Et par-dessus nos vers, nos chansons et nos strophes,
Poètes ouvriers, nous nous tendrons la main !

Oui, tendons-nous la main ; car, malgré la distance,
La Muse et le labeur nous font doublement chers :
L'une, par ses baisers, soutient notre constance :
L'autre, sous son étau, broie et meurtrit nos chairs.

Nous sommes deux fois faits pour nous entendre, il semble.
Quand nous serons joyeux, ensemble nous rirons ;
Quand il faudra pleurer, nous pleurerons ensemble,
Et — nous contant nos maux — nous les allégerons...

Et toi, Coquelicot ondoyant et superbe,
Plus fier sous ton béret qu'un preux sous son plumail,
Jette ta note ardente à travers notre gerbe,
Comme un refrain qui vibre au milieu du travail !



II

A LA MÉMOIRE D'ÉTIENNE DOLET

Saluons en Dolet l'aube des temps nouveaux ;
L'homme qui, bravant la satire,
Serait devenu grand par ses nobles travaux,
S'il n'était grand par le martyre.

Dolet, c'est à la fois l'athlète et le penseur,
C'est l'âme désintéressée,
C'est l'esprit tolérant, — oui, c'est ton précurseur,
O moderne libre-pensée!

Que sert d'avoir vécu l'intime des palais ?
Que sert, loin du siècle où nous sommes,
D'avoir eu pour amis Marot et Rabelais,
Et d'être le meilleur des hommes ?

Que sert d'avoir traduit Cicéron et Platon ?
Une phrase est à point choisie
Pour changer en forfaits vos vertus !... que dit-on !
Pour vous convaincre d'hérésie!

Plus juste est la défense et moins juste l'arrêt.
Dolet en sut bien quelque chose...
Mais qu'importe pour lui que le bûcher soit prêt ?
Sa mort est une apothéose.

Des juges criminels ont brisé son destin,
Mais ses œuvres furent gardées.
Les siècles l'ont absous, et l'avenir lointain
A fait triompher ses idées!

Au lieu même où jadis l'échafaud fut dressé,
S'élève sa statue altière.
Disparaissez, fuyez, ténèbres du passé :
Nous pénétrons dans la lumière!...



III

*LES COQUELICOTS A L'EXPOSITION**A M. Raphaël Barré.*

Au milieu des palais encombrés de merveilles,
 Tribut de l'univers à Paris glorieux,
 Près de joyaux sans pairs et d'œuvres sans pareilles,
 Notre humble et cher recueil s'étale à tous les yeux.

On doute, tout d'abord, de l'étonnante aubaine.
 Mais non, la chose est vraie et le fait est flagrant :
 L'enfançon est bien là dans son berceau d'ébène,
 Infiniment petit sous l'infiniment grand !

Ainsi, sans le vouloir, nous tenons une place
 Dans l'immense concours des esprits et des cœurs !
 Nos noms sont couchés là ! Nous sommes face à face,
 Nous, les joueurs obscurs, près des futurs vainqueurs !

Notre chanson se mêle au concert des deux mondes !
 Notre autel est dressé près des temples géants !
 Notre lige fleurit près des forêts profondes !
 Notre goutte d'eau brille auprès des océans !

Loin de nous le désir d'affronter cette lutte !
 On nous fait les honneurs du caravansérail,
 Mais nous y figurons, pauvres joueurs de flûte,
 Moins en hérauts de l'art qu'en soldats du travail.

Béni soit qui nous aime et veut qu'on nous honore.
 Pour tant d'oiseaux chanteurs, dont le vol est peu sûr,
 Merci, Barré, merci ! Leur aile est faible encore,
 Et déjà, grâce à vous, ils planent dans l'azur !...



IV

ÉCHANGE FRATERNEL

*A Ramon Marín, directeur de
la Voz de la Cooperativa,
revue typographique publiée
à « Montevideo », qui nous a
consacré une notice flatteuse.*

Ainsi, nos vers sont lus même sous votre ciel !
Et vous leur accordez le tribut fraternel
De votre sympathique hommage !
Vous savez qu'aux oiseaux les rimeurs sont pareils,
Et, pour mieux provoquer leurs coups d'ailes vermeils,
Vous applaudissez leur ramage...

Merci, lointains amis qui servez noblement
La cause du travail issu du groupement !
Que la Voix coopérative
De tous soit entendue et donne à tous la paix,
Et qu'instruit par l'exemple, en bataillons épais,
Le peuple uruguayen vous suive !

Vous luttiez au grand jour, nous en faisons autant.
Ne vous étonnez point qu'on combatte en chantant.
La lutte n'est que plus touchante...
Verser la poésie au cœur du travailleur,
N'est-ce pas lui montrer un avenir meilleur ?
Heureux qui travaille et qui chante !

Notre thèse est semblable et tient en quatre mots.
Il suffit d'un baiser pour adoucir nos maux :
Nos étreintes sont des dictames.
En retour des vivats promis à nos chansons,
Nous célébrons votre œuvre, — et nous fraternisons...
Echange non d'écrits, mais d'âmes.

Idéal et travail, double fraternité !
Par nos communs efforts, notre sort tourmenté
Connaitra quelques accalmies...
Nous sommes séparés par le Destin moqueur :
Qu'importe la distance ! on sent qu'un même cœur
Bat dans nos poitrines amies !



V

L'HOMMAGE A MARIANNE

A l'ami Marc Gilland.

Bien que l'usine soit fermée,
 Laissant tours et pilons dispos,
 La vaste chaudière, allumée,
 Prive un homme de son repos.

Quand tous dorment, il faut qu'il veille;
 Quand vont, vers le spectacle offert,
 Ceux que le plaisir émerveille,
 Seul, il reste dans son enfer.

De bois, de houille, de résine
 Il alimente le brasier
 Pour que — demain — l'immense usine
 Façonne les lames d'acier,

Et qu'enfin, la fête expirée,
 L'aube colorant le vitrail,
 La maison reprenne, affairée,
 Sa rumeur de ruche en travail.

Tâche ingrate! veille infernale!
 Peut-on l'accomplir sans regret
 Quand la Fête nationale
 Bourdonne au soleil de juillet?

Quand l'hommage monte vers Celle
 Qui nous rend libres et vainqueurs,
 Et qu'une joie universelle
 Trouble les esprits et les cœurs?

Même en ce jour, point de relâche.
 Si cruel que soit le destin,
 Le chauffeur accepte sa tâche :
 Il veillera jusqu'au matin.

Il rêve en sa fosse brûlante...
 Déjà, tout moteur arrêté,
 Il fait mouvoir d'une main lente
 La soupape de sûreté.

Il peut modérer la fournaise
 Ou l'activer, sans en gémir...
 Il peut chanter tout à son aise,
 Manger, boire, et même dormir...

Mais non, sa veille est solennelle.
 Un éclair luit dans son regard...
 Ah! vraiment, la fête est trop belle :
 Il faut qu'il en prenne sa part.

L'âge a rendu son pas débile;
Il l'oublie en quelques instants...
Son pied, tout à l'heure inhabile,
Court comme s'il avait vingt ans!

Il cherche des portants de voiles
Dont il choisira les meilleurs;
Il cherche des lambeaux de toiles
Dont il mariera les couleurs...

Il découpe en coquillettes bandes
Du papier, morceau par morceau,
Dont il formera des guirlandes
En bleu, blanc, rouge... et quel monceau!

Il va fouiller dans les cavernes
De sa fosse aux coins indécis,
Il y prend de vieilles lanternes
Dont il peint les verres noircis...

Et dans la cave surchauffée
Son poing patriotique et sûr
Improvise un plus beau trophée
Que ceux qui flottent dans l'azur.

Et rien ne manque, Dieu me damne!
A l'autel qu'il vient de s'offrir,
Rien... qu'un buste de Marianne...
Mais pourra-t-il le découvrir?

Certes, il le lui faut, ce buste.
On s'en est servi, l'an dernier.
Où l'a-t-on planqué? c'est injuste...
Il monte, et le trouve — au grenier.

Il court, de plus en plus allègre.
Il rit d'un bon rire d'enfant.
Son front rayonne, et son bras maigre
Brandit l'emblème triomphant.

D'un ais de boile débâtie
Il a bientôt fait un appui.
La tablette est assujettie,
Et Marianne est devant lui!

Il regarde, admire, contemple
L'idole qu'on fête là-bas;
En une heure il a fait un temple
Qu'un prêtre n'édifierait pas!

Et maintenant, vive la joie!
Morts, sortez de votre torpeur :
Tournez, volants! fourneau, flamboie!
Nous chauffons à toute vapeur!

Là-haut, la grand'ville entraînée,
Se ruant aux plaisirs ardents;
Ici, la fosse illuminée...
Fête au dehors : fête au dedans!

Et le vieillard mélancolique,
 Complétant son culte pieux,
 Criait : Vive la République !
 Loin de la foule, loin des yeux.



VI

AVANT LES ÉPOUSAILLES

A Aymé le Sarpiaîré, de Marseille.

Aymé, ta confiance a réchauffé mon cœur.
 Je vois luire à ton front le doux rayon vainqueur.
 Je lis au fond de ta pensée.
 Guidé par ton amour tu vas au but sacré,
 Et ton luth par ses chants a déjà consacré
 Ta poétique fiancée !

Tu dis vrai : cette « fin » est un commencement.
 Tu fais le premier pas vers l'éblouissement.
 Sous tes pieds les gazons fleurissent,
 Phœbus luit, l'oiseau chante, et tu dis : « C'est pour moi ! »
 Le ciel n'a qu'une étoile, et l'étoile est à toi...
 Et vos âmes s'épanouissent !

J'envie en ce moment le père vénéré
 Qui, penché sur vos fronts, les unit à son gré.
 Il peut, lui, guider votre marche !
 Il sait combien la vie est féconde en douleurs.
 Puisse-t-il vous aider à n'en voir que les fleurs !
 Vous serez chers au patriarche !

Je songe au nœud charmant qui s'accomplit demain,
Je suis des plus doux vœux votre joyeux hymen.

Je vois l'élu, je vois l'élue...

Qu'à ce jour fortuné succèdent d'heureux jours !
Que les dieux protecteurs bénissent vos amours !

Un ami lointain vous salue.



VII

HÉGÉSIPPE MOREAU

A Charles Guenot.

Parmi ceux que le sort priva de ses tendresses,
Parmi ceux que la gloire exclut de ses baisers,
Entre tous les meurtris et les martyrisés,
Fantôme de Moreau, fier et pur tu te dresses.

Tu te dresses, ton œuvre immortelle à la main,
Et le livre plaintif exhale tes souffrances,
Et le livre enflammé chante tes espérances,
Et le livre vengeur pardonne au genre humain !

Œuvre toute d'amour, d'esprit et de lumière,
Elle vient relever le courage abattu.
D'un Merlin, d'un Opoix elle dit la vertu
Et ceint d'un doux éclat *la Ferme et la Fermière.*

Elle a mis l'aurole au front du paria.
Le monde a recueilli sa « parole perdue »,
Et pour l'éterniser la flamme est descendue
Sur le bûcher d'Ixus et de Macaria !

O poète, doté d'une âme maladive
 Que surprit le combat des forts et des méchants,
 Tu n'as que trop saigné pour nous donner tes chants :
 Le triomphe est venu, mais à l'heure tardive...

Rêveur dont le destin fut un épouvantail,
 Athlète à l'âme en fleur par la lutte blessée,
 Artisan malheureux que brisa la pensée,
 Tu mérites deux fois l'obole du travail !

Aimons et saluons ce maître en poésie.
 Voici que sur sa tombe un rayon d'aube a lui.
 Honorons le trésor qui nous reste de lui :
 Gloire au *Myosotis* ! hommage à la *Voulzie* !...



VIII

REMERCIEMENT

A M. Eugène Sédard.

Vous aviez — pour Moreau — demandé quelques vers
 Au pauvre Nicolas, plutôt barbon qu'imberbe.
 Ces vers, il ne sait pas s'ils marchent de travers,
 Mais il sait que le cadre en est vraiment superbe.

Vous venez d'apporter votre pierre au tombeau
 D'un héros du travail vaincu par la pensée ;
 Ce que vous nous donniez jusqu'alors était beau,
 Mais votre main d'artiste ici s'est surpassée.

Aussi tenez-vous rang parmi les imprimeurs.
 Vous vous intitulez « leur intermédiaire ».
 Vous ne l'êtes pas moins des modestes rimeurs...
 Eh bien ! que ces quatrains soient votre humble salaire.

Vous tendez l'escarcelle en l'honneur de Moreau,
 Vous voulez qu'on l'admire et qu'on le glorifie :
 Bien qu'un chômage affreux demeure son bourreau,
 Vous serez entendu de la Typographie.

Elle ne peut faillir à ce nouveau devoir :
Le culte de Moreau vaut qu'on le perpétue.
Mais, le monument fait, il nous plairait de voir
Les typos se grouper au pied de la statue.

Moreau peut resserrer tous nos liens brisés,
Fondre en un grand parti ce qui semble une horde ;
Moreau doit rapprocher tous les cœurs divisés,
Car son nom crie : Amour, fraternité, concorde !

« Des esprits éclairés sont faits pour s'allier ! »
Nous dirait justement l'auteur de *la Voulzie*.
Bas les armes ! sachons nous réconcilier
Sur le terrain de l'art et de la poésie !

.....

Puisse — après vous, Sédard — l'exemple être suivi.
Qu'en faveur de Moreau votre œuvre se complète !
La tâche est trop louable... — et vous aurez ravi
Cette moitié d'enfant qu'on appelle un poète.



IX

LES PORTRAITS DE BÉBÉ

MONOLOGUE FAMILIER

Hommage à M^{me} Beulé.

I

Deux époux avaient un enfant
Si beau, si fier, si triomphant,
Qu'un même objet leur vint en tête :
Le faire peindre — pour sa fête.
Madame ayant ses fonctions,
Monsieur ses occupations,
Deux cœurs cherchant à se complaire,
Comment s'y prendre ? comment faire ?

L'enfant, dont on veut le portrait,
Sera-t-il docile et discret ?
S'il allait trahir l'entreprise !
Dès qu'il sera dans le secret,
A ses parents, qu'il adorait,
Saura-t-il garder la surprise ?

II

A l'enfant la mère, un matin,
 Dit : « Viens ici, mon beau lutin :
 Tu plais par ta douce figure...
 Voudrais-tu te voir en peinture ?
 — Oui ! — Chez l'artiste il faut courir.
 L'habit bleu te sied à ravir.
 Tu seras merveilleux, j'espère...
 Mais n'en dis rien : c'est pour ton père. »

Et l'enfant, docile et discret,
 Alla poser pour le portrait.
 Il souriait à l'entreprise...
 Il avait promis le secret
 A sa maman, qu'il adorait,
 Pour faire à « papa » la surprise.

III

Une après-dîner, le mari
 Dit à l'enfant : « Mon beau chéri,
 Tu sais si j'aime ton visage...
 Chez un peintre serais-tu sage ?
 — Oui ! — Courons-y vite, veux-tu ?
 Tu plais, tout de rose vêtu...
 Tu brilles comme une chimère...
 Mais n'en dis rien : c'est pour ta mère ! »

Et l'enfant, docile et discret,
 Alla poser pour le portrait.
 Il souriait à l'entreprise...
 Il avait promis le secret
 A son papa, qu'il adorait,
 Pour faire à « maman » la surprise !

IV

Et c'est ainsi que tous les jours
 L'enfant, joyeux, posait toujours.
 La mère avait les malinées,
 Et monsieur les après-dînés.
 Les portraits devaient avancer ;
 Pourtant il fallait se presser...
 Madame était des plus chagrines,
 Monsieur marchait sur des épines...

Et l'enfant, docile et discret,
 Allait poser pour le portrait.
 Il souriait à l'entreprise...
 Il avait promis le secret
 A ses parents, qu'il adorait,
 Pour faire à « chacun » la surprise !

V

Au jour dit les tableaux sont prêts.
 De la fête on fait les apprêts...

— Ceci pour toi, ma chère femme!...
 — Et cela pour toi, ma bonne âme!...
 Chaque époux, de rire, est tombé
 Devant les portraits de Bébé.
 L'un est en bleu, l'autre est en rose,
 Mais c'est toujours la même pose...

Car l'enfant, docile et discret,
 A bien posé pour son portrait.
 Il rit lui-même avec franchise...
 A ses parents, qu'il adorait,
 C'est lui qui, gardant le secret,
 A fait la plus belle surprise!



X

LE BATEAU-PILOTE

Au bon poète Jean Richepin.

Voguant malgré vents et marée,
 Parfois l'esquif le mieux bâti
 Menace, au port, d'être englouti
 Faute d'assistance éclairée.

L'angoisse est de courte durée
 Quand, par un signal averti,
 Le bateau-pilote est parti
 Du goulet lui tracer l'entrée.

Esquif flottant, notre recueil
 A déjà bravé maint écueil,
 Mais la vague encor le ballotte...

La mer monte, nos bras sont lourds :
 Viens, poète, à notre secours,
 Comme fait le bateau-pilote!

L'éminent et généreux artiste qu'est Jean Richepin a répondu à cet appel par l'envoi du beau sonnet « La Fleur au Vent », reproduit en *fac-simile* au frontispice de notre 49^e numéro.

XI

SONNET D'ENVOI

A M. Fontbonne.

Artiste et travailleur, vous m'avez demandé
Un poète éclatant comme un astre polaire,
Un poète touffu comme un pin séculaire,
Un poète orageux comme un lac débordé,

Un poète profond comme un gouffre insondé,
Un poète puissant comme un dieu tutélaire,
En deux mots, vous avez réclamé Baudelaire :
Je confie au hasard le trésor accordé.

Puisse, en vous le portant, la Poste être fidèle
Comme à l'appel d'avril l'est la brune hirondelle,
Comme l'est la maîtresse au signal de l'amant.

Avant de vous livrer l'œuvre par vous choisie,
Un instant j'ai goûté sa haute poésie :
Puissiez-vous partager mon éblouissement!

XII

LA BLOUSE

Ce qui suit, cher cousin, résume
Le sentiment des dirigeants :
« Les ouvriers — on le présume —
« C'est la crème des braves gens...
« Mais quoi ? sortir de leur roture ?
« Faire de la littérature ?
« Qu'ils restent dans leur... confiture ;
« Cela leur sied — et c'est leur droit.
« Pour toucher à la Poésie
« Et dompter à sa fantaisie
« La strophe élégante et choisie,
« L'ouvrier est trop maladroit ! »

(Lettre au cousin Louis.)

Combien l'année est méritoire !
Elle a vu l'ouvrier français
Disputer à tous la victoire,
Imposer à tous ses succès ;
Au Champ-de-Mars, aux Invalides,
Elle a vu les palais splendides,
Les grands dômes, les tours rigides
Qui fascinaient l'œil du passant ;
Elle l'a vu, six mois en fête,
Du progrès chanter la conquête,
Et montrer, s'il n'est pas « la tête »,
Du moins, qu'il est « le bras » puissant.

Ce bras, suivant l'ordre des maîtres,
Façonne les plus durs métaux,
Extrait le marbre ou les salpêtres,
Polit le bois ou les cristaux,
Coupe une montagne et la taille,
Livre à tout élément bataille,

Tord le fer, fond l'or, et travaille
Nuit et jour, ô destins railleurs !
Puis, quand la matière, aplanie,
Dans sa grâce et son harmonie
S'offre, on nous dit : Gloire au génie !
Je réponds : Gloire aux travailleurs !

Oui, gloire à qui crée ou sait dire
Ce qui dans son sein sommeillait !
Gloire à Rembrandt, gloire à Shakspeare,
Gloire à Hugo, gloire à Millet !
Gloire à tout artiste sévère
Qui dans son œuvre persévère
Et monte à pas lents le calvaire
Qui promet l'immortalité !
Mais gloire aux humbles magnanimes
Qui, privés des élans sublimes,
Vivent pour les labeurs infimes
Et meurent dans l'obscurité !

L'année a sonné la revanche
De ces faibles, de ces petits.
Du nord, du sud, en avalanche,
Ils sont venus et repartis.
Eux, par qui tout se régénère,
Ont célébré le Centenaire
En frappant un coup de tonnerre
Fait d'idéal et de réel ;
Gonflant leurs poitrines humides,
Ces nains, pour l'instant moins timides,
Ont bâti d'autres Pyramides ;
Ces fourmis ont construit Babel !

C'est à force d'ardentes veilles,
C'est au prix d'efforts obstinés,
Qu'on a fait toutes ces merveilles,
Que tant de chefs-d'œuvre sont nés !
C'est par cela que vaut l'année,
Que la palme l'est décernée,
France ! et que l'Europe étonnée
S'est assise en nos murs chéris !
Quel beau lendemain se prépare
A qui du monde ainsi s'empare !
Ce lin, dont l'artisan se pare,
La Blouse, triomphe à Paris !

Et, comme acte complémentaire,
Les électeurs de Thivrier
Ont voulu que leur mandataire
Siégeât en costume ouvrier.
Or, ce mois-ci, — novembre douze —
Traversant la foule jalouse,
Thivrier a porté sa blouse
Devant les huissiers ébahis...
Elle n'a point fait antichambre,
Et, parmi les fracs sentant l'ambre,
La Blouse est entrée à la Chambre
Avec cet élu du pays !

On s'en foutrait bien, du costume,
Quand on choisit un candidat,
Si l'on n'avait pas la coutume
De lui voir trahir son mandat !
Sitôt franchi le péristyle,
Déchirant son pacte inutile,

Aux siens l'élu se montre hostile...
 Passe encor sous l'habit bourgeois !
 Mais, sous le sarrau prolétaire,
 Trahir, étant le mandataire
 Des déshérités de la terre,
 Ce serait les trahir deux fois !

Il ira parlout tête haute,
 Celui qu'on accueille aujourd'hui ;
 Il s'abstiendra de toute faute :
 Tant de cœurs espèrent en lui !
 Qu'il veuille ! et que sa bouche explique
 Qu'il faut, dans notre République,
 Que toutes les lois qu'on applique
 S'imprègnent d'équité, d'honneur...
 Que toute charge s'égalise !
 Que tout bien se socialise !
 Le sol, à qui le fertilise !
 La mine qu'il fouille, au mineur !

Non éteintes, nos vieilles haines
 Alarment un saint potentat :
 Quand verrons-nous tomber les chaînes
 Qui rivent l'Eglise à l'Etat ?
 Au nom du travail, qu'on offense,
 Qui viendra prendre la défense
 Des malheureux et de l'enfance ?
 Qui fera fermer les tripots ?
 Quelque effort que l'œuvre réclame,
 Qui plaidera, la foi dans l'âme,
 Le relèvement de la femme
 Et l'allègement des impôts ?

On connaît nos vœux légitimes,
 Vœux sans cesse renouvelés...
 On connaît nos besoins ultimes,
 Nos espoirs toujours refoulés...
 Il est temps qu'enfin tout s'accorde,
 Qu'il nous soit fait miséricorde,
 Si l'on veut que, pleins de concorde,
 A l'appel du clairon vainqueur,
 Quand nous descendrons dans les plaines,
 L'amour, confondant nos haleines,
 Fasse, dans nos poitrines pleines,
 A l'unisson battre un seul cœur !

Trop beau pour qu'on ne le jalouse,
 Ton sort de gloire est revêtu...
 Thivrier, fais aimer la blouse :
 Que le travail soit ta vertu !
 Formule ce vaste programme
 Que le malheur grave en notre âme ;
 Afin d'en mieux tisser la trame,
 Tes frères te le dicleront...
 Et si, plus fourbe que pécore,
 Tu laisses échapper encore
 Le mandat dont on te décore,
 D'autres gueux le ramasseront !

Comme à Jérusalem la sainte
 Jésus se frayait un chemin,
 Pénètre donc dans cette enceinte,
 Un rameau d'olivier en main !
 Presse les soi-disant « habiles »
 D'abréger leurs débats stériles ;

Pousse aux solutions viriles ;
 Agis — du cœur et du cerveau !
 Ennoblis ton humble parure :
 Garde-la de toute souillure,
 Et va, nouveau Christ, sous ta bure,
 Semer l'Évangile nouveau !

Novembre 1839.



XIII

LE NOUVEAU SEMEUR

(CHANSON D'OUVERTURE DE NOS RÉUNIONS SEMESTRIELLES)

A Adolphe Lucchesi.

J'étais né pour l'horticulture.
 Qui s'en serait jamais douté ?
 A cinquante ans — quelle aventure ! —
 Je réussis de ce côté.
 J'ai rêvé, voilà des années,
 D'émouvoir les dormants échos...
 Mes gerbes d'or se sont fanées :
 Je sème des coquelicots !

Je reviens à la fleur charmante
 Qui pousse droit dans les sillons,
 Eblouit les yeux d'une amante
 Et réjouit les papillons.
 Pitou cultivait la carotte ;
 Zola plante... des haricots...
 Sages et fous ont leur marotte :
 Je sème des coquelicots !

Je sème, je sème, je sème...
 Et je récolte, qui plus est !
 Je laisse aux uns le chrysanthème,
 Je laisse aux autres le bluets.
 Je cède la rose aux artistes,
 Le muguet à nos calicots ;
 Je laisse l'œillet... aux dentistes :
 Je sème des coquelicots !

Demain des jeunes filles sages,
 Courant en chantant près des blés,
 En embelliront leurs corsages,
 D'autres trésors déjà comblés.
 L'amour, portant là son audace,
 Leur ravira mille bécots...
 Beaux galants, mettez-vous en chasse :
 Je sème des coquelicots !

Croissez, coquelicots si frêles,
 Aux frais bluets toujours liés !
 Croissez, humbles fleurs fraternelles !
 Croissez — et vous multipliez !
 Vous ne jetez d'ombre à personne,
 Trop simples pour de fiers shakos...
 Mais, pour nos fronts, quelle couronne !
 Semons donc des coquelicots !



LIVRE TROISIÈME

MÉDAILLONS TYPOGRAPHIQUES

MÉDAILLONS TYPOGRAPHIQUES

*A M. Auguste Maze
ces trois sonnets sont dédiés.*

I

JEAN GUTENBERG

Le plus grand inventeur, quel est-il? — Gutenberg.
N'a-t-il pas du vieux monde abrégé la souffrance?
N'a-t-il pas des esprits hâté la délivrance
En donnant aux vivants plus d'espace et plus d'air?

Sans lui, nul n'échappait au fléau d'ignorance.
Comme un phare apparu sur un récif désert,
A l'homme émerveillé le Livre s'est offert,
Et sa nuit, s'éclairant, lui versa l'espérance.

La liberté naissante apaise les terreurs,
L'ombre qui voilait tout s'efface et se disperse.
Le flot des vérités submerge les erreurs.

Le monde, qui râlait, vit par la controverse.
Un pape peut encor bénir des empereurs,
Mais l'art de Gutenberg les sape et les renverse!

II

ELSA DE GUTENBERG

Mère de Gutenberg, Elsa, je te salue.
 Les hommes ont la foi, les femmes ont l'amour.
 Au puissant inventeur il faut donner le jour :
 Le ciel à ce dessein sacra ton âme élue.

Lui, plongera son front dans la lutte voulue.
 La haine et l'amitié l'étreindront tour à tour :
 Il sentira son cœur mordu par un vautour,
 Mais il aura la gloire, — éclatante, absolue.

Oh ! dans l'allègement de ces nuits sans sommeil,
 Sait-on quelle est la part du maternel conseil ?
 Quel baume a réchauffé le grand chercheur stoïque ?

Puisqu'il sorlit vainqueur de ce duel héroïque,
 Et qu'enfin c'est ton nom qu'il immortalisa,
 Mère de Gutenberg, je te salue, Elsa !

III

PIERRE SCHÖEFFER

Comme à l'ombre du chêne un ormeau prend sa sève,
 Ainsi près du savant se place un érudit :
 Schœffer, dans l'atelier de Gutenberg, grandit,
 Ayant pour aiguillons le travail et le rêve.

Ce que Jean ébaucha, Pierre à présent l'achève.
 Il complète cet art qui déjà resplendit,
 Et, par son zèle aidé, le Maître s'applaudit,
 Sentant qu'à son niveau le Disciple s'élève.

Le copiste, inspiré, devient le créateur
 Du moule, d'où jaillit le métal enchanteur.
 Nul secret du grand art dès lors ne lui résiste.

Le divin Gutenberg qui, hier, devait gémir,
 Dans sa gloire, aujourd'hui, peut aller s'endormir,
 Car d'un scribe sans nom il a fait un artiste !

*A M. Auguste Keüfer
ces trois sonnets sont dédiés.*

IV

JEAN FAUST

Un nom devait briller parmi ces médaillons :
C'est celui de Jean Faust, dont les secours pratiques
Permirent d'arracher aux limbes chimériques
Le merveilleux outil par qui nous travaillons.

Rien ne prouve qu'il fut l'appui que nous croyons.
S'il aida Gutenberg par ses prêts magnifiques,
Il l'accabla, plus tard, de poursuites iniques,
Et c'est avec Schœffer seul que nous le voyons.

Le Maître, abandonné malgré vingt ans d'étude,
Finit ses jours dans l'ombre et dans la solitude...
A si peu d'or versé, comparez ses chagrins !

Ma Muse au cœur jaloux écarte de ses listes
Le cruel protecteur qui n'eut que ses florins :
J'aime les artisans, non les capitalistes.

V

JEAN MENTELIN

Strasbourg, second berceau de l'art libérateur
— A jamais du premier Mayence ayant la gloire —
Du sage Mentelin révère la mémoire
Et voit du Maître en lui le continuateur.

Leurs Bibles, par le texte et l'œil et la hauteur,
Offrent, dit-on, des points de parenté notoire,
A tel chef qu'on a cru que l'Œuvre méritoire
Emanait du disciple et non de l'inventeur.

Strasbourg n'a pu longtemps garder la préséance :
Les experts, consultés en toute conscience,
Ont rendu des arrêts de parti détachés.

Leur verdict faisant foi, tout doute est impossible,
Mentelin s'est servi, pour établir sa Bible,
Des types immortels par Gutenberg touchés !

VI

ALBERT PFISTER

La gloire que Strasbourg disputait à Mayence,
Bamberg avec Pfister la revendique aussi,
Mais cet éclat d'un jour s'est bien vite obscurci :
Ni Strasbourg ni Bamberg n'ont droit de préséance.

L'identité du texte a pu donner créance
Aux fables qu'on se plut à répandre en ceci.
Un fait simple a rendu le mystère éclairci :
Quels poignons eut Pfister ? Ceux du Maître en science.

Pour n'être qu'un adepte, il n'en est pas moins fier.
Pfister a dignement servi l'art né d'hier.
Il sema le froment dont on prévoit l'augure.

Alors qu'on ne songeait qu'aux riches souscripteurs,
Par sa *Bible du Pauvre* il fait bonne figure,
Humble éclaireur d'esprits, parmi les novateurs.

A M. Claude Motteroz
ces trois sonnets sont dédiés.

VII

NICOLAS JENSON

Les premiers monuments de l'art typographique,
Dont Gutenberg scella l'exemple sur vélin,
Reproduits par Schœffer, Piister ou Mentelin,
Ont pour base observé l'ordonnance gothique.

Toute œuvre s'inspirait du mode liturgique.
Mais un Français parut — le Français né malin —
Qui, près du Mayençais se glissant en félin,
Ravil plus d'un secret au Maître magnifique.

Graveur à l'esprit large et d'une habile main,
Jenson inaugura ce beau « type romain »
Dont, transfuge de France, il dota l'Italie...

Ce type, source encor d'universel butin,
Valut à son auteur, pour sa grâce accomplie,
Le titre, alors fameux, de Comte palatin !

VIII

SIXTE RIESSINGER

Riessinger était près d'avoir un évêché.
Fut-il riche ? Ce point garde quelque mystère.
Le certain, c'est qu'il dut mener la vie austère
De l'homme secourable, à ses vœux attaché.

L'œuvre de Gutenberg avait déjà marché
Et de ses fruits couvrait la moitié de la terre,
Quand le prêtre conçut le désir salutaire
De connaître cet art, tentant comme un péché.

Soudain, las d'aspirer l'encens des sacristies,
Jetant froc et bâton pastoral aux orties,
Il brava le péril de passer pour « b'guin »...

Et, saisi tout à coup d'une autre idolâtrie,
Avide de science et dédaigneux du gain,
Il troqua l'évêché contre une imprimerie !

IX

ALDE PIO

Au seuil de l'Art divin un géant s'est dressé,
C'est Alde ! et de sa main, qu'aucun effort ne brise,
On a vu sortir mieux que des livres d'église :
Il a ressuscité les maîtres du passé !

Grâce aux soins prodigués à sa vaste entreprise,
Un cycle littéraire est par lui commencé,
Et son éloge encor peut être ainsi fixé :
L'honneur du monde entier, la gloire de Venise !

Grecs et Latins : *Lucain, Pline, Esopé, Caton,*
Virgile, Horace, Homère, Aristote, Platon,
Que de trésors versés sur l'Europe assoupie !

Car ils sont d'un beau texte et du grain le plus fin,
Les livres qu'enrichit la marque d'Alde Pie :
La grande Ancre marine où s'enroule un Dauphin.

A M. Léon Degeorge
ces trois sonnets sont dédiés.

X

JEAN FROBEN

Au temps où les marchands n'avaient point envahi
Le temple où s'ébauchaient les plus rares merveilles,
Froben avait donné son savoir et ses veilles
Au culte de notre art, qu'il n'a jamais trahi.

Voulant, pour s'attacher l'amateur ébahi,
Qu'un livre soit orné de beautés sans pareilles
Et fût l'enchantement des yeux et des oreilles,
De scrupules sans fin il était assailli.

Aussi rien n'est plus pur que ses savants ouvrages,
Que le crayon d'Holbein embellissait encor.
Ses *Propos au Lecteur* valent leur pesant d'or...

Qu'on juge si, parmi nos maîtres les plus sages,
S'épargnant le concours et d'Erasmus et d'Holbein,
Beaucoup ont respecté l'exemple de Froben !

XI

LES ELZEVIERS

Lequel des Elzevirs a le mieux mérité
— Louis, Daniel, Jacob, Jean ou Bonaventure —
Aux regards des fervents de la littérature,
Du monde intelligent l'hommage incontesté ?

Un grief les englobe : ils n'ont rien inventé.
N'est-ce rien, ces livrets d'adorable facture ?
Il suffit qu'ils se soient montrés pleins de droiture
Et qu'ils aient fait honneur au nom qu'ils ont porté.

Certe, ils n'ont pas créé l'œuvre d'un Alde Pie,
Patronné *Blessebois*, ni signé *l'Utopie*...
Rien pourtant n'empêcha leur gloire de fleurir.

Qu'un lot d'anciens bouquins sous le marteau défile,
Et l'elzevir mignon, qu'il brûle d'acquérir,
Arrache un cri de joie au vrai bibliophile !

XII

CHRISTOPHE PLANTIN

Anvers la belliqueuse — à jamais apaisée,
Ayant de l'Espagnol brisé le joug maudit —
Garde, comme un joyau dont la valeur grandit,
La maison de Plantin convertie en musée.

Un tronçon de sculpture orne chaque croisée;
Dans la cour, un vieux plant de vigne reverdit;
L'écusson du Labeur au fronton resplendit;
Sur les casses en rang la « copie » est posée.

Ici, le mobilier fastueux du syndic;
Là, des portraits signés par Rubens et Van Dyck;
Les presses, d'où sortit la *Bible polyglotte*...

Kilian, Juste Lipse et maint autre savant
Ont veillé là... parlout un grand souvenir flotte...
Le passé ressuscite, et Plantin est vivant !

A M. Emile Desormes
ces trois sonnets sont dédiés.

XIII

GÉRING, CRANTZ ET FRIBURGER

De par Jean de La Pierre et Guillaume Fichet,
Voici trois Allemands qui changent de patrie
Pour venir à Paris fixer leur industrie,
Inconnue à la France et qui partout marchait.

Par leurs soins, la Sorbonne en ses murs les cachait.
Il fallait des mutius prévenir la furie
Et forcer au respect toute une confrérie
De copistes, navrés d'un métier qui penchait.

Géring, Crantz, Friburger, ces chefs de nos ancêtres,
Ont fait souche à leur tour d'incomparables maîtres,
Vaillants que la fortune a trahis mille fois...

Que le dernier d'entre eux, faute de pain, s'exile,
Pour rapatrier l'art, qui sait — comme autrefois —
Si la Sorbonne encor lui prêterait asile?

XIV

PASQUIER BONHOMME

Bonhomme est peu connu des travailleurs du livre,
Il n'a point rang parmi les maîtres de notre art;
Pourtant, s'il est ici, ce n'est pas au hasard :
A l'égal des meilleurs il a droit de survivre.

Quand sommeille au pressoir le vin dont on s'enivre,
Le premier flot qui coule éblouit le regard;
Ainsi doit-on bénir la borne de départ,
Quand s'empreint de soleil la route qu'on va suivre.

A l'époque lointaine où, fiers de leur succès,
L'industrie était toute aux mains des Mayençais,
Pasquier ne craignit point d'entrer en concurrence.

C'est donc un précurseur, un pôle, une espérance;
C'est le premier Français imprimant en français,
Et son livre a pour nom : *Les Chroniques de France*.

XV

HENRI ESTIENNE

Les siècles passeront sans avoir apaisé
La louange d'honneur qu'on doit aux deux Estienne.
Nul progrès de notre art qui ne leur appartienne :
Avec les Alde même ils ont rivalisé.

Les esprits les plus grands à leur source ont puisé.
Henri, fils de Robert — noblesse plébéienne —
Fut un puits de science et de vertu chrétienne :
Vingt chefs-d'œuvre sans pair l'ont immortalisé.

Du grec et du latin rassemblant les merveilles,
Son repos, son bonheur, sa fortune, ses veilles,
Il sacrifia tout à l'art qu'il adorait...

En offrant ce tribut d'hommage au Maître insigne,
Obscur contemplateur, je n'ai qu'un seul regret,
C'est que cet humble éloge, hélas! ne soit plus digne!

XVI

CHARLES CRAPELET

A l'ami Constant Pache.

La nuit du conjungo, quitter celle qu'on aime
 Pour parfaire un travail en hâte exécuté...
 Le trait est trop brillant pour n'être pas noté,
 Il marque du typo la conscience extrême.

Le vaillant Crapelet résolut ce problème.
 Le jour qu'il se marie, heureux, choyé, fêté,
 Il sait qu'en certain coin un paquet est resté :
 Des épreuves — qu'il faut livrer le matin même.

La noce fut charmante, et l'on voit le tableau :
 L'épouse, une Junon ; l'époux, un Apollo ;
 Invités en frac noir, dames en robes neuves...

Or, plantant là sa femme et danseurs et sorbets,
 Le maître scrupuleux, bravant les quolibets,
 Courut à l'atelier corriger ses épreuves !



LIVRE QUATRIÈME

LAMARTINE

LAMARTINE

Tes vers jaillissent, les miens coulent ;
Dieu leur fit un lit différent.
Les miens dorment et les tiens roulent :
Je suis le lac, toi le torrent.

(LAMARTINE A REGALDI.)

A mon Père.

I

IMPRESSION GÉNÉRALE

Tout cède aux lois d'airain qui gouvernent le monde.
L'oiseau donne son chant, le flot verse son onde,
L'aubépine sème sa fleur.
L'arbre pousse son fruit, l'épi jette sa graine,
L'abeille offre son miel, l'agneau répand sa laine ;
L'artiste exhale sa douleur.

Autant d'êtres créés, autant de mondes. L'homme,
Guidé par la raison, en suppute la somme,
En mesure les profondeurs.
Il cherche, il doute, il croit; il fouille, et trouve encore,
Et l'effroi l'envahit pendant qu'il élabore
L'analyse de ces splendeurs.

Comment ne pas trembler devant l'humain spectacle ?
 La lutte pour la vie, immolant tout obstacle,
 Fonde ainsi l'éternel débat.
 Le penseur, subjugué, se révolte ou s'enflamme,
 Car Dieu n'a fait germer qu'un instinct dans son âme,
 Pour la prière ou le combat.

De là l'élan farouche ou la plainte mystique,
 Le clairon de vaillance ou le pipeau rustique,
 Le jet de nectar ou de fiel.
 Au jardin des élus, Lamartine a sa palme ;
 Il s'est nommé le Lac : large, limpide et calme,
 Il n'a réfléchi que le ciel.

A peine un vent d'orage a-t-il troublé d'une heure
 Son cristal transparent, sa grâce extérieure ;
 Le fond a gardé son azur.
 Sur ses bords recueillis, où se rit la lumière,
 Ont fleuri deux glaïeuls : le rêve et la prière...
 L'horizon est vague — mais pur.

II

MILIEU HISTORIQUE

Ce siècle, né dans les batailles,
 Ivre du tumulte des camps,
 A vu couler de ses entrailles
 La lave ardente des volcans.
 Il a vu surgir des empires
 Et sombrer comme des navires

Leurs décevantes majestés ;
 Il a vu, dans les intervalles,
 Honorer de faveurs rivales
 Républiques et royautés.

Au lendemain des catastrophes
 Du premier empire écroulé,
 La muse a soupiré ses strophes
 Sur un rythme doux et voilé.
 Sa voix, à l'âme endolorie,
 Parlait cette langue fleurie
 Par qui tous les cœurs sont séduits,
 Comme, après l'orage et la lutte,
 S'élève l'accent d'une flûte
 Dans la quiétude des nuits.

Prélude heureux ! tendre harmonie !
 Halte sous les chênes épais !
 Heure inspirée, où le génie
 Versait l'espérance et la paix !
 Ebranlant tout comme à merveille,
 Bientôt, comme un nid qui s'éveille,
 Vibrent partout de nobles voix
 Qui, s'épanouissant en gerbes,
 Ravissent de leurs chants superbes
 Les vallons, les monts et les bois.

Tels prendraient part à la manœuvre
 Les passagers d'un lourd vaisseau,
 Nos pères, se pressant à l'œuvre,
 Du progrès taillent un morceau.
 Voyez ! tout germe et fructifie :
 Arts, histoire, philosophie

Doublent leur essor triomphal.
 Chaque être, débordant de sève,
 Apporte ou sa vie ou son rêve
 Comme un hommage à l'idéal.

A cette heure où, sortant de l'ombre,
 Tant de fronts ceignaient leurs cimiers,
 A ce lever d'esprits sans nombre,
 Lamartine fut des premiers.
 S'affranchissant du joug vulgaire,
 Jamais au Héros de la guerre
 Sa raison ne sacrifia.
 Son domaine fut l'élégie,
 Et son luth, comme par magie,
 Prit l'âme, et la purifia.

Tout ce qu'un cœur, de vraiment juste,
 De beau, de grand peut contenir,
 Ce fut sa mission auguste
 En son sein de le réunir.
 Tel, au milieu des feuilles mortes
 Dont l'amas encombre ses portes,
 Le pied s'ouvre accès au saint lieu,
 Son génie, aux vertus fécondes,
 S'ouvrit dans nos douleurs profondes
 Un chemin pour monter vers Dieu.

S'isolant des choses terrestres,
 Fuyant leur contact meurtrier,
 A des altitudes alpestres
 Il allait rêver et prier.
 Planant sur toute la nature,
 Son aile, vierge de souillure,

Parfois le dérobaît aux yeux :
 Aigle couvant un monde austère,
 Il était bien né sur la terre,
 Mais il n'habitait que les cieux !

III

ÉLÉGIE

« O flots qui baignez ce rivage !
 « Zéphyr qui glissez sur ces eaux !
 « Esprit du lac, nymphe sauvage
 « Qui soupirez dans les roseaux !

« Forêts qu'un doux printemps décore
 « Et pénètre d'âcres parfums ;
 « Grotte où gémit, trop vif encore,
 « L'écho de beaux rêves défunts ;

« Noirs sapins, rocs nus, froide pierre,
 « — Bourget ! — témoins de notre amour,
 « D'un cœur écoutez la prière,
 « Dites : Elvire est de retour !

« Aux soins pieux de ma tendresse
 « Rendez, rendez l'être adoré
 « Qui manque à ma vie en détresse
 « Et que mes yeux ont tant pleuré !

« Faites, sur cette onde calmée
 « Qui berçait notre esquif joyeux,
 « Que de sa bouche parfumée
 « Tombe encor l'hymne harmonieux ! ..

« Hélas ! plus rien que le silence.
 « Aucun son ne frappe les airs.
 « Vers moi nulle ombre ne s'élançe,
 « O lac ! et ces bords sont déserts.

« Vains songes de la créature !
 « Néant des humaines amours !
 « Vers ton morne abîme, ô Nature,
 « Nous penchons... tu brilles toujours !

« Nos cœurs brisés, voilà tes proies.
 « Tu te fais un jeu de nos maux.
 « De nos douleurs et de nos joies
 « Que reste-t-il ? Des mots ! des mots !

« Du moins survit à la matière
 « L'esprit que rien ne peut ternir...
 « La pensée est un sanctuaire
 « Où ne meurt point le souvenir ! »

IV

LE POÈTE ET SON ŒUVRE

Sauf les rehauts d'accent religieux et triste,
 Ainsi pleurait l'amant, ainsi chantait l'artiste :
 Le génie est double, on le sait.
 Grave et charmant ; terrible et doux ; puissant, intime...
 Qui donc fut plus complet que le barde sublime
 Dont l'âme à tous vents frémissait ?

Quel prestige a gardé cette lyre de flamme
 Qui, berçant la pensée, infiltre au fond de l'âme
 L'auguste paix des saints parvis,
 Et semble secouer, avec un doux bruit d'ailes,
 Des milliers de rayons, de parfums, d'étincelles
 Au pur foyer divin ravis !

Coupe mélancolique où tout rêveur s'enivre,
Les Méditations, voilà son premier livre,
 Livre aimé, sans rival encor ;
L'Isolement, le Lac, le Vallon, les Préludes :
 Où sont les diamants, taillés sans efforts rudes,
 Enchâssés dans un plus bel or ?

Pieux *Recueils*, touchantes *Confidences*,
 Nos cœurs ont savouré vos plus molles cadences,
 Adoré les noms gravés là :
Raphaël, ce héros cher aux âmes voilées,
 Et ces deux fleurs d'amour à l'orgueil immolées,
Geneviève et Graziella !

Salut, fier habitant de la Grotte-des-Aigles,
Jocelyn, cœur ardent soumis aux chastes règles,
 Au sacrifice sans retour !
 Salut, poème altier de la *Chute d'un Ange*,
 Plus mâle, mais noyé dans une brume étrange,
 Triomphe aveugle du vautour !

Épris de l'Orient, le barde prophétique
 Projette d'y glaner un trésor artistique ;
 Il voit son ciel éblouissant.

Mais quel deuil vient meurtrir son cœur superbe et tendre ?
Sa fille ! — autre trésor, dont plus tard doit descendre
Sur lui le fantôme innocent !

.....

Soit qu'il aime en Savoie ou prie en Palestine,
Soit qu'il rêve parmi les pasteurs, Lamartine
Reste, sur les sommets choisis,
La harpe de douleur de la vallée humaine,
Concert qu'il ne suspend, non pour dicter la haine,
Mais la concorde à Némésis !

Tel resplendit aux yeux l'auteur des *Harmonies*,
Choyé par le succès, étreint de calomnies,
Plaintif et vibrant tour à tour.
Le poète au front pur touche à son apogée :
Une page de plus et sa route est changée...
Les Girondins vont voir le jour.

V

L'HOMME POLITIQUE ET SES ACTES

Pour mettre à leur point vrai les hommes et leurs actes,
Mieux que tous documents et sentences exactes
Le temps est un juge parfait ;
Il faut donc nous borner, impuissants que nous sommes,
A comparer le bien qu'ont voulu certains hommes
Au mal que tant d'autres ont fait.

On sait de quels espoirs tressaillait notre France,
Alors qu'en Février son cri de délivrance
Monta, généreux, vers le ciel ;
A quels vains résultats ses efforts aboutirent,
Et comment ses meilleurs élus se combattirent
Au nom de l'ordre universel.

C'est qu'il ne suffit pas, pour asseoir l'équilibre,
De soulever un peuple et lui dire : « Sois libre !
« Brise un trône ; bannis les rois ! »
D'irriter ses instincts, trop portés à détruire ;
De le nourrir d'erreurs !... Non, non, il faut l'instruire
De ses devoirs et de ses droits.

La République, état nouveau, forme virile,
N'éclôt pas à plaisir comme un buisson stérile
Où doit chanter le rossignol ;
C'est un arbre géant, planté sur des ruines,
Qui ne peut porter fruit que lorsque ses racines
Fouillent profondément le sol.

Or, ce peuple, exalté par la palme cueillie,
Dit au poète : « O toi qui pour tous es l'Elie
« Que Dieu marqua de son baiser,
« Vois : la nef va sombrer tant la tourmente est grande !
« Monte au poste d'honneur, prends la barre, commande,
« Ordonne aux flots de s'apaiser ! »

Il ne put parvenir, battu des vents contraires,
A faire qu'ennemis se reconnussent frères...
Il chancela sous le fardeau.

Mais de ces temps troublés, grands par plus d'une gloire,
Que de témoins ont dit, d'accord avec l'histoire :

Lamartine y fut brave et beau !

Pour grouper en faisceau les forces populaires,
Pour contenir l'Europe, inclinant aux colères,
Prête encore à dire : Essayons...

Pour étouffer l'émeute au désordre occupée,
Sa main ne portait pas de foudre ni d'épée :
Elle était pleine de rayons.

D'un régime à la fois Promesse et Récompense,
Trois mois il fut le bras, le cœur, le front qui pense,
La bouche aux paroles de feu ;

Dominant les terreurs, suscitant les courages,
Ecartant les périls, faisant tête aux orages,
Toujours poète... et presque dieu !

VI

DÉCLIN

Juin vint, taché de sang, contraindre à la retraite
Du premier des Etats le plus noble interprète...
Non que fût amoindri — mais le bien cède au mal ! —
Celui dont le génie aux ressources profondes
Embrassa le dessein de rapprocher deux mondes :
Le monde politique et le monde moral.

VII

RECONNAISSANCE HUMAINE

Accourez maintenant, haineux folliculaires,
Vous qui, gonflés d'orgueil, ramez sur les galères
Du venimeux journal !
Hurlez, et crachez-lui votre outrage à la face :
Vos factums passeront sans laisser plus de trace
Qu'un éclair matinal !

L'avenir se refuse à vos clameurs hâtives.
A peine connaît-on les grandes voix plaintives
Du siècle à son début :
L'humble Moreau, le doux Nodier, le sombre Escousse ;
Que de tombes, hélas ! où trop de gazon pousse !...
Oubli, c'est ton tribut.

Il faut tant de hochets à notre âge cupide !
Le temps a renversé, d'un coup de faux rapide,
Les fronts les plus fervents ;
Il a flétri déjà de bien riches couronnes,
Et son souffle, emportant socles, fûts et colonnes,
Court des morts aux vivants...

Combien de ces derniers, parmi les plus illustres,
Comme aux feux du matin faiblit l'éclat des lustres,
Voient leur astre pâlir,
Cherchant à relenir ce fantôme qui passe,
La gloire ! et que l'oubli, s'il ne leur fait point grâce,
Va vite ensevelir !

Lamarline a vécu de hautes destinées,
 Il a gravi, pasteur des foules entraînés,
 Plus d'un ardent sentier,
 Maître autant de nos corps que des âmes humaines...
 Et le bruit de son nom, qui troublait monts et plaines,
 Semble éteint tout entier !

VIII

GLOIRE AU PENSEUR

Eteint? lorsqu'on s'est fait écouter des deux pôles !
 Lorsqu'on a soutenu le poids de pareils rôles !
 Plané comme poète, et dompté comme chef !
 Lorsqu'on est sorti pur de tant de vilénie !
 Lorsqu'on fut le Devoir, l'Équité, le Génie !
 Destin, tu peux parler : l'arrêt n'est pas si bref.

Dis plutôt : Lamarline est de ceux qui survivent :
 De ceux dont les chefs-d'œuvre aux temps futurs arrivent
 Grandis, et non rapetissés ;
 De ceux de qui l'on voue un culte à la mémoire ;
 De ceux que range un peuple au Temple de l'Histoire,
 Modèles d'honneur amassés !

Qu'importe qu'au déclin d'une vie opulente
 La fortune ait trahi son aurore brillante !
 Artiste gentilhomme il sema son trésor.
 Ce trésor s'épuisa... La source en fut bénie.
 Le rachat de Saint-Point l'eût-il — hélas ! — ternie,
 Pour un denier reçu combien sema-t-il d'or ?

Paix et gloire au penseur qui, sans fin ni relâche,
 A des penseurs nouveaux aplanissant la tâche,
 Prépare un lendemain meilleur !
 Au nom de qui contemple, aime, croit et milite,
 Reçois, homme de bien, accepte, âme d'élite,
 L'hommage obscur d'un travailleur.

Un jour viendra, Poète, où, plus purs et plus sages,
 Nous ferons à Milly de longs pèlerinages,
 Réveillant ses échos de nos hymnes vainqueurs,
 Rappelant les vertus, exaltant ton exemple,
 Honorant ton tombeau comme on honore un temple,
 Tes chants à notre lèvres et ton nom dans nos cœurs !



POSTFACE

LE SERTISSEUR

*A mon cher cousin Louis,
l'imprimeur des Brins d'Œuvre.*

A Tunis, à Paris, la foule s'extasie
Aux devantures des joailliers,
Où mille bijoux familiers
Mettent, éblouissants, leur riche fantaisie.

Acheteurs et badauds accourent par milliers,
Admirant avec frénésie
La perle entre toutes choisie
Qu'un artiste a sertie au plus beau des colliers.

Ainsi, loin des écueils et du flot qui déferle,
La Poésie est une perle
Dont un rêveur, parfois, se fait le ravisseur.

Mais le moment vient-il de briller chez l'orfèvre,
Qui songe au plongeur, à sa fièvre ?
La gloire, s'il en est, va toute au sertisseur.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
DOUBLE DEVOIR (sonnet liminaire)	VII
AVERTISSEMENT	IX

LIVRE PREMIER

CHOSÉS VÉCUES OU RÉVÉÉES

I	Devant une Casse.....	3
II	Le Statuaire.....	7
III	La Lampe de Grand'Mère	9
IV	Billet du matin	11
V	Sonnet printanier	12
VI	Réponse à un sonnet	13
VII	Ames unes	15
VIII	Salut fraternel	17
IX	Heures perdues	19
X	Sonnet.....	20
XI	En cachette.....	21
XII	Ma première à Clovis Hugues	23
XIII	La Fontaine du Bû	25
XIV	Douleur filiale.....	31
XV	Sonnet.....	32
XVI	Baisers sincères	33
XVII	Requête au Chat Noir.....	35
XVIII	Héliade Radulesco.....	37
XIX	Les Oiseaux de sainte Cécile	39
XX	Livre perdu.....	41

	Pages
XXI Un Pionnier de la Fédération.....	42
XXII Pour une Réclame.....	45
XXIII L'immortelle Frétilion	47
XXIV Faufan la Tulipe	48
XXV Jeune Mère et Petit Bébé.....	49
XXVI Relique sacrée.....	51
XXVII Encouragement.....	55
XXVIII Chanson d'entrée.....	56
XXIX Les Cocottes traditionnelles.....	59
XXX Sily.....	60
XXXI La Visite du Vizir	61
XXXII Imogène	65
XXXIII Sonnet.....	69
XXXIV Humble riposte.....	70
XXXV Député sortant et sorti	71
XXXVI Parallèle déjà ancien.....	75
XXXVII Sonnet.....	76
XXXVIII Testament provisoire.....	77
XXXIX Sonnet.....	79
XL Sonnet.....	80
XLI Pour un Brin d'herbe.....	81
XLII Pour d'anciens compagnons de travail...	83
XLIII Sonnet.....	85
XLIV L'Invasion	86
XLV Victor Hugo.....	87
XLVI Le Godéc.....	91
XLVII La Donna e mobile.....	94
XLVIII Albert Tinchant.....	95
XLIX Les deux Chansons.....	97
L Les Chansons de la Vie.....	98
LI Gloriole de Typo.....	101
LII Désespérance.....	109

	Pages
LIII Fée aux Pleurs.....	110
LIV La rue Paradis	113
LV Sonnet.....	118
LVI La Princesse lointaine.....	119
LVII Applaudissement.....	123
LVIII Le Roi des Microbes.....	124
LIX Lettres amicales.....	128

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE DES *COQUELICOTS*

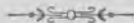
I Aux Souscripteurs.....	131
II A la mémoire d'Étienne Dolet.....	134
III <i>Les Coquelicots</i> à l'Exposition.....	136
IV Echange fraternel	138
V L'Hommage à Marianne.....	140
VI Avant les Epousailles.....	145
VII Hégésippe Moreau	147
VIII Remerciement.....	149
IX Les Portraits de Bébé.....	151
X Le Bateau-Pilote.....	155
XI Sonnet d'envoi.....	156
XII La Blouse.....	157
XIII Le nouveau Semeur	163

LIVRE TROISIÈME

MÉDAILLONS TYPOGRAPHIQUES

I Jean Gutenberg	167
II Elsa de Gutenberg.....	168
III Pierre Schœffer.....	168
IV Jean Faust	170

	Pages
V Jean Mentelin	170
VI Albert Pfister	171
VII Nicolas Jenson	172
VIII Sixte Riessinger	172
IX Alde Pio	173
X Jean Froben.	174
XI Les Elzevirs.	174
XII Christophe Plantin	175
XIII Géring, Crantz et Friburger	176
XIV Pasquier Bonhomme	176
XV Henri Estienne	177
XVI Charles Crapelet	178
LIVRE QUATRIÈME	
LAMARTINE	
Lamartine	181
POSTFACE	
Le Sertisseur	197



CE LIVRE

est sorti

des Presses de l'*Imprimerie Rapide*

(LOUIS NICOLAS ET C^{ie})

A TUNIS

rue de Constantine

POÈTES CONTEMPORAINS

Volumes in-18 jésus. — Chaque volume : 3 fr.

JEAN AICARD.	<i>Le Livre d'heures de l'Amour</i>	1 vol.
R. DE L'ANGLE-BEAUMANOIR	<i>Soleils couchants du Rêve</i>	1 vol.
THÉODORE DE BANVILLE.	<i>Nouvelles Odes funambulesques</i>	1 vol.
—	<i>Idylles prussiennes</i>	1 vol.
—	<i>Les Princesses</i>	1 vol.
AUGUSTE BARBIER.	<i>Poésies posthumes</i>	1 vol.
ANDRÉ BELLESSORT.	<i>La Chanson du Sud</i>	1 vol.
ÉMILE CHEVÉ.	<i>Les Gouffres</i>	1 vol.
FRANÇOIS COPPÉE	<i>Premières Poésies</i>	1 vol.
—	<i>Poèmes modernes</i>	1 vol.
—	<i>Les Humbles</i>	1 vol.
—	<i>Le Cahier rouge</i>	1 vol.
—	<i>Les Récits et les Élégies</i>	1 vol.
—	<i>Contes en vers et poésies diverses</i>	1 vol.
—	<i>Les Paroles sincères</i>	1 vol.
AMÉLIE DEWAILLY	<i>Nos Enfants</i>	1 vol.
LÉON DIERX	<i>Les Amants</i>	1 vol.
AUGUSTE DORCHAIN	<i>La Jeunesse pensive</i>	1 vol.
—	<i>Vers la Lumière</i>	1 vol.
FRANÇOIS FABIÉ	<i>La Bonne Terre</i>	1 vol.
—	<i>Voix Rustiques</i>	1 vol.
PHILIPPE GILLE.	<i>L'Herbier</i>	1 vol.
JEAN LAHOR	<i>L'Illusion</i>	2 vol.
EUGÈNE LE MOUËL.	<i>Fleur de Blé Noir</i>	1 vol.
ANDRÉ LEMOYNE.	<i>Fleurs du Soir</i>	1 vol.
JEANNE LOISEAU.	<i>Fleurs d'Avril</i>	1 vol.
—	<i>Rêves et Visions</i>	1 vol.
PAUL MARIÉTON.	<i>Hellas</i>	1 vol.
ALBERT MÉRAT.	<i>Au fil de l'eau</i>	1 vol.
—	<i>Poèmes de Paris</i>	1 vol.
GEORGES RODENBACH.	<i>La Jeunesse blanche</i>	1 vol.
SULLY PRUDHOMME.	<i>Les Épreuves</i>	1 vol.
—	<i>Les Solitudes</i>	1 vol.
—	<i>Le Premier Livre de Lucrèce</i>	1 vol.
—	<i>Les vaines Tendresses</i>	1 vol.
—	<i>La Justice</i>	1 vol.
—	<i>Le Prisme</i>	1 vol.
—	<i>Le Bonheur</i>	1 vol.
ANDRÉ THEURIET.	<i>Jardin d'Automne</i>	1 vol.
ANTONY VALABRÈGUE	<i>La Chanson de l'Hiver</i>	1 vol.
A. FOULON DE VAULX.	<i>Les Vaines Romances</i>	1 vol.
GABRIEL VICAIRE.	<i>Le Miracle de Saint Nicolas</i>	1 vol.
—	<i>L'Heure enchantée</i>	1 vol.
—	<i>A la bonne franquette</i>	1 vol.
—	<i>Au Bois Joli</i>	1 vol.